



5 CENTS

15 octobre 1938

LE JOURNAL

Indépendant politique, littéraire et artistique

Directeur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180, rue Ste-Catherine est (suite 44), Montréal — Tel. *PL. 8471

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

Imbéciles ou malfaiteurs?

Sur une grossière affirmation
de M. l'abbé Lionel Groulx

"Les petits Canadiens français, dans le Québec, ne savent jamais le français. La chose à apprendre, c'est bien la langue maternelle. On nous dit que pour réussir, il faut savoir l'anglais. Oui, de l'anglais, il en faut pour un policeman ou pour un conducteur de "petits chars"; mais le peuple canadien-français n'a pas été créé et mis au monde simplement pour faire une race de policemen et de conducteurs de "petits chars". — (La "Patrie", 3 octobre, page 8.)

L'auteur de cette insanité est un professeur d'histoire dans la plus grande université canadienne-française du pays; il est l'animateur-sans-le-savoir du mouvement séparatiste de Québec; il est l'inspirateur de maintes petites associations de soi-disant patriotes, où l'on cultive intensément l'ignorance de la vie et des faits au profit de chimères malfaisantes; il est l'un des rares hommes du Canada français à qui un grand cardinal décernait un titre de supériorité intellectuelle. Le nommerai-je? C'est M. l'abbé Lionel Groulx.

Ce suffisant abbé, dont les toquades seraient à pousser de rire, si elles n'avaient pas de si tristes conséquences sur certains esprits crédules et confiants, n'a jamais connu le "struggle for life"; il n'a pas eu à lutter, comme tant des jeunes égarés qu'il traîne inutilement à sa suite, pour chercher un emploi dans le vaste monde canado-américain, où tout est et sera fatalement anglais en dehors de petits cercles québécois; il n'a pas ouvert les yeux, cet aveugle volontaire, trop orgueilleux pour avouer un tort ou reculer devant sa mauvaise besogne, sur les réalités historiques, géographiques et ethniques qui font aux Canadiens français desirer de vivre et non de végéter éternellement, une stricte obligation d'apprendre et de parler la langue d'une majorité écrasante à laquelle nous n'aurons pas l'enfantine prétention d'imposer notre parler; il ne se rend pas compte que Québec, avec moins de trois millions de francophones, fait face à cent-quarante millions d'anglophones avec lesquels il est obligé de traiter, de commercer, de converser, de vivre une commune vie économique et même sociale. Cet homme-là n'a donc jamais rien vu ni rien compris en ses vingt années d'histoire ou plutôt de propagande historique?

Je voudrais voir l'abbé Groulx avec une famille sur les bras. Il changerait d'opinion et ne prêcherait plus sa prétendue doctrine des "vivants" (Oh! là là!). Je lui souhaiterais simplement une petite nièce à placer quelque part dans un grand magasin de Montréal. Qu'il aille même chez Dupuis Frères, et il verra si, dans la seule maison canadienne-française du genre, située dans l'est de Montréal même, on n'exige pas une connaissance sommaire de l'anglais. Votre nièce, M. l'abbé, elle devra laver les parquets ou rester chez elle, si vous ne lui faites pas apprendre le parler de toute l'Amérique du Nord.

L'anglais, langue de policeman et de conducteurs de petits chars? dites-vous. Allez-y voir. Vous savez que c'est faux. Faites le recensement des quelques centaines de Canadiens français qui, depuis une cinquantaine d'années, ont quelque peu réussi dans les affaires, le commerce, la finance, l'industrie et même dans certaines carrières libérales? Faites-le consciencieusement et jugez! Vous verrez que 99 pour cent d'entre ces travailleurs intelligents et judicieux, qui n'avaient pas, dans leur jeunesse, des guides de votre acabit, auraient manqué la moitié au moins de leur succès sans une certaine connaissance de la langue anglaise. Voulez-vous des noms? Je pourrais vous en faire défiler, ici, une kyrielle tellement éloquent que vous en resteriez bouche bée. Mais pourquoi donner tant de noms? Tous les Canadiens français au courant des faits le savent déjà. Et puis, ces hommes de chez nous, qui ont gagné leurs épaulettes en dépit de l'éducation qu'on leur donnait, auraient probablement végété toute leur vie, si, par malheur, ils avaient rencontré, dans leur jeunesse, un berger d'égarement comme vous.

Au fond, je sais bien la pensée profonde de M. l'abbé Lionel Groulx. Il n'est tout de même pas assez naïf pour croire en ses propres paroles. L'estime assez son intelligence pour admettre qu'il n'est pas sincère. Il serait ridicule de qualifier cet homme d'imbécile. Non, il y a un calcul plus sérieux. On a dit et on a prétendu, contrairement à tous les enseignements de l'Église universelle et en dépit de l'existence, aux États-Unis et au Canada, d'une trentaine de millions de catholiques anglophones aussi bons que les nôtres, que la langue était gardienne de la foi. Là est le grand secret des bourdes et des charges de certains maîtres contre l'enseignement de l'anglais. Le secret est là, pas ailleurs. Pensez-y bien et vous verrez. Pour s'attacher à cette marotte, on n'hésitera pas à sacrifier le bien-être, le repos et la paix de près de trois millions de Canadiens français, nos frères, qui ont droit à la vie comme les autres et qui devraient participer au progrès et à l'évolution nord-américains, tout en gardant les traditions essentielles.

Ceux des nôtres qui ont aujourd'hui la maîtrise absolue de l'âme, du cœur, des

BO-LO...NEY!



POIGNEZ-LA, LA PELOTTE!

« AVEC LE SOURIRE »

Pléthore de sociétés

Jamais on n'a déployé tant d'activité que de ce temps-ci pour créer de nouvelles sociétés avec des noms bizarres. Nous avons eu l'ACJC, puis l'UCC, puis les JOC, puis les jeunes patriotes, puis les nationaux et autres. Un document enfantin qui nous tombe sous la main nous révèle l'existence de la Sigma Kappa Delta Gamma, avec un journal qui porte le nom de "Le Gonzague". Tu parles d'un titre. Nous parions que c'est un bon jésuite qui a trouvé ce nom élégant.

Les Gonzaguais s'entraînent à fréquenter honnêtement les jeunes filles et à devenir hommes du monde.

Tout ça est fort bien. Et plus tard, ces jeunes éviteront sans doute d'entrer dans des sociétés neutres.

Les ennemis de l'Église

Pendant que certains maniaques de chez nous arborent la croix gammée, nous apprenons que l'enseignement suivant est donné aux nazis de l'Autriche par les nouveaux maîtres de ce pays qu'on est en train de déchristianiser:

- 1-La Chrétienté met les Nègres et les Allemands sur le même pied;
- 2-Les mauvaises choses périssent et les bonnes survivent; c'est pourquoi l'Église catholique doit périr;
- 3-L'idée d'un Messie universel ne peut appartenir qu'à un peuple mauvais, car un bon peuple n'a pas besoin de sauveur;
- 4-La chrétienté a toujours entravé le développement de la science, de la médecine etc.;
- 5-Le Pape est le représentant de Dieu, mais 150 ans après la mort de Pierre, il n'y avait pas de pape; les papes furent toujours les pires des hommes;
- 6-La Prédestination, la liturgie de l'Église, la Trinité et le péché originel, tout ça est absurde.

Ces détails ont été dévoilés par le représentant de l'Irish Independent, à son retour d'un voyage en Autriche.

On comprend, après cela, que le cardinal Innitzer ait failli être lapidé et mis en charpie par de jeunes fanatiques du régime nouveau. Le cardinal autrichien a cru, un moment, pouvoir amadouer le fuhrrer. Il s'est étrangement trompé. Il était aussi confiant que M. Chamberlain après la conférence de Munich. Mais attendons la fin.

consciences et parfois de la vie économique et politique de notre peuple, ont une phobie superstitieuse des contacts avec les "étrangers". Ils s'imaginent que de tels contacts comporteront, pour nos compatriotes, de telles révélations, qu'ils perdront leur emprise sur eux. Ces craintes sont chimériques. Le bien est le bien partout, la morale est la morale partout, la divinité est divine partout. Les hommes qui ne cessent de prêcher la bonté, la tolérance, la paix, l'amour de ses semblables, le respect des lois divines et humaines, resteront éternellement les vrais maîtres du troupeau, où qu'il soit.

Mais ceux-là périront, qui se seront nourris de mensonges et qui auront allumé pour des foyers de haine.

Jean-Charles HARVEY

Tactique révoltante

On pouvait lire, la semaine dernière, sur le bulletin d'information d'un quotidien:

"Le gouvernement espagnol rejette un règlement qui mettrait fin à la guerre."

Celui qui lit cette phrase sans plus se renseigner demeure sur l'impression que les loyalistes, pouvant faire cesser les massacres qui atteignent les civils plus encore que les soldats et à même d'arrêter la destruction de leur pays, ne veulent pas se rendre à la raison... refusent volontairement de mettre fin à l'oeuvre de mort...

C'est bien là l'impression que certains veulent créer chez nous...

La vérité est tout autre: Le gouvernement de Juan Negrin s'est opposé avec indignation au démembrement de l'Espagne, voulant épargner à sa patrie le sort affreux de la République tchécoslovaque.

On voit comment notre bonne presse interprète les mouvements patriotiques d'un grand homme d'Etat...

BILLET

Enivrez-vous!

Toujours ivre? Quand donc te verrai-je sobre, toi que j'aimerais comme un frère, si seulement tu voulais m'accorder un jour de lucidité?

Tu m'as répondu par ces mots tristes de Baudelaire:

Il faut être toujours ivre. Tout est là: c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans cesse.

Mais de quoi? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise, mais enivrez-vous.

Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé, dans la solitude morne de votre chambre, vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge, à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémît, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est; et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront: "Il est l'heure de s'enivrer! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise."

Baudelaire ne dit pas un mot de l'ivresse de l'amour, la seule qui compte.

Et c'est peut-être parce que ton cœur est sans amour, ce vin de l'esprit et des corps sains, que tu cherches éperdument dans la liqueur blonde, l'oubli de l'espace et du temps.

Mais si tu n'aimes pas, si tu n'as jamais aimé et si tu ne peux aimer, il ne te reste plus qu'à trouver l'oubli total et définitif des choses.

J.-Ch. H.

Baptistarderie d'un crétin

par Paul RIVERIN

Un ami de Chicoutimi nous fait tenir par le courrier de la semaine dernière le texte d'un discours prononcé, le 15 avril dernier, au poste CRCS, heure catholique, par un nommé Jalbert. Cela date de loin, pensera-t-on. Oui, mais le sujet est diablement d'actualité. Et nous savons gré à notre correspondant de nous avoir adressé ce chef-d'oeuvre de la stupidité de certains groupes canadiens-français.

Solennellement, pompeusement, le nommé Jalbert terminait sa harangue par ce pathos:

"Je crois au Dieu des Francs (remarquez que c'est un Dieu nationaliste que se créent ces gens);

"Je crois à la mission de ma race (sic) en Amérique;

"Je crois à la supériorité de ma culture;

"Je crois que je suis fils de preux, et j'en suis fier!"

Avant d'en arriver à cette envolée, qui nous rappelle qu'il y a un Dieu spécial pour chaque peuple et que chaque peuple a le droit de penser que le dieu du voisin est le diable, le fougère orateur avait cité abondamment "Ménard, maître-draveur", ce chef-d'oeuvre de stupidité, et avait tapé à bras raccourcis sur tout ce qui, chez nous, sent l'anglais ou l'américain. Écoutez-le:

"Tenir! le mot d'ordre des ancêtres. Concéder! le mot d'ordre de la dernière génération des morts... Après avoir lutté si longtemps pour simplement vivre, nos ancêtres ont commencé à jouir d'une certaine aisance. Pourquoi? Ils étaient encore trop près de la lutte pour cesser de tenir. Mais voici qu'à la dernière génération est échue une ère de prospérité, prospérité matérielle subite et folle. On a perdu la tête. On est devenu homme d'affaires, et être homme d'affaires, qu'est-ce? Cela a été et est encore imiter tout ce qui vient de l'extérieur. C'est surtout s'américaniser. Ce n'est déjà plus tenir à ses traditions et à sa langue... Des preuves? Mais que ceux qui ont des yeux pour voir regardent donc. Regardons les rues de nos villes et même de nos villages! Examinons les montres de nos magasins!... Mais pénétrons dans les foyers et faites-y l'inventaire de ce qu'on y lit... Comptez le nombre de magazines américains ou torontois. Et quand on sait que les abonnements à ces publications sont vendus ici même par des étrangers qui ne parlent pas notre langue et que nos gens n'ont pas même le courage de les flanquer à la porte, oserons-nous appeler cela tenir?... D'autres preuves? Mais il n'y a pas si longtemps qu'un groupe d'hommes d'affaires pensait à fonder un "High School" à Chicoutimi. Pourquoi? Pour apprendre l'anglais à leurs fils qui auront à commercer avec des compatriotes de langue française qui forment 99 1/2 pour cent de la population. Et on ne songe même pas que le jour où on aura réussi à angliciser nos gens autant qu'on le voudrait, ce jour-là, des commerçants de langue anglaise auront perdu toute gêne et la facilité qui leur aura été donnée par les nôtres de traiter avec leurs

(suite à la page 2)

Le sort de la démocratie en jeu

par Emile-Charles HAMEL

Après des semaines d'une tension créée, entretenue et aggravée par les informations — toutes plus déprimantes les unes que les autres — que ne cessaient de verser la presse et la radio, les gens ne songaient pour la plupart — au lendemain de l'accord de Munich — qu'à se réjouir de l'événement qui mettait fin à leur cauchemar.

Comment exiger de la foule qu'elle approfondisse ses joies et que, lors d'une réaction presque physique, elle se demande le prix que lui coûte la délivrance d'une menace de guerre imminente? Il était dur pour nous de ne pouvoir nous associer à tous ceux qui célébraient la paix... Paraître désirer la guerre quand on est pacifiste!

Mais nous savions trop combien illusoire était la promesse des dictateurs et des politiciens... combien éphémère, l'apaisement payé du sacrifice des Tchèques... Expier quelques mois d'une paix honteuse par un conflit plus sanglant et plus périlleux — tel est le sort préparé aux démocraties par Chamberlain et Daladier.

Le discours agressif tenu à Sarrebruck — à quelques milles de la frontière française — par le chancelier Hitler démontre l'invincibilité de l'humiliation franco-britannique. Ce que désire le Führer, c'est la complète destruction de la démocratie. Il dit ne pouvoir se fier à la parole de Londres ou Paris à cause de leurs régimes démocratiques... lui qui a rompu tous les pactes, n'a respecté aucun engagement et s'est imposé à force de chantage et de bluff...

L'Allemagne a augmenté sa puissance au détriment des démocraties, et cela avec la complicité de Chamberlain et de Daladier. Ce qu'Hitler a obtenu ne lui suffit déjà plus. Les engagements pris à Munich ne tiennent plus. Pourquoi? Parce que les hommes politiques qui succéderont aux pleutres actuels, à la tête de la France et de la Grande-Bretagne, ne consentiront peut-être pas à ravalier plus longtemps les nations qui devraient logiquement tenir la tête de l'Europe...

Le Reich n'était pas prêt à la guerre, cet automne; au printemps prochain, il le sera. Paris et Londres pouvaient cette fois compter sur Moscou, Prague, Belgrade et Bucarest; désormais, il ne leur faudra compter que sur leurs propres forces. Et les dictatures, résolues à faire triompher partout la contrainte et la force, s'apprêtent à porter à la liberté et au droit des gens une nouvelle atteinte. Voilà ce que nous empêchait de crier "bravo!" lors de la trahison de Munich.

Si les grands peuples français et britanniques ne se ressaisissent pas, c'en est fait de la démocratie en Europe. Le sort des principes de justice et de liberté pour lesquels ont combattu des générations de héros et de génies est en jeu. Toutes les forces spirituelles et morales de l'humanité doivent empêcher qu'ils périssent.

Il n'y a jamais que le premier pas qui compte... Comme les autres sont faciles, dans la voie des concessions!

Sitôt Prague sacrifiée à Berlin, l'Angleterre et la France s'apprêtent à reconnaître la souveraineté italienne sur l'Éthiopie, reniant par là l'attitude qu'elles avaient prise il y a deux ans... Et Paris songe à se faire représenter auprès du traître de sabre assassin et parjure Franco.

Tant de lâcheté gagne-t-il aux pays qui s'en rendent coupables quelque avantage?

Mussolini, qui respecterait une France hostile, mais digne, clame à présent qu'il faudra que cette nation fasse autre chose que lui envoyer un ambassadeur, pour que leurs relations deviennent plus cordiales.

Et pour précipiter la mise en vigueur du pacte anglo-italien, le Duce consent à rappeler d'Espagne 10,000 de ses 80,000 "volontaires", alors que le gouvernement de Barcelone licencie toutes ses troupes étrangères. Il est, de plus, bien entendu qu'au premier revers de Franco, Rome intensifie son aide.

Mais déjà, la conscience populaire s'affirme, en Grande-Bretagne aussi bien qu'en France. Le premier moment d'exaltation passé... une fois apaisée la joie factice issue du mensonge de Munich, l'indignation naît et grandit contre les politiciens qui ne représentent plus l'opinion de ceux qui les avaient élus. Le peuple français exige des élections générales. Lors d'un scrutin complémentaire tenu dimanche dernier, le candidat Daladier a été défait. Ne doutons pas qu'il en soit ainsi par tout le pays, quand on donnera aux citoyens de France l'occasion de se prononcer sur la politique de ses gouvernants actuels. Nous pouvons nous attendre à un nouveau groupement électoral et parlementaire, opposé au parti radical-socialiste, qui a failli à sa mission.

En Angleterre, il ne serait pas étonnant de voir sous peu les hommes d'Etat parti

(suite à la page 2)

CONTE DU JOUR

TU TOUSSES?

par Louis DANTIN

Mon ami Sigurdin m'avait invité à passer une fin de semaine à sa villa des champs, et j'avais accepté, quoique atteint d'une légère bronchite. J'étais installé, un peu avant l'heure du départ, dans le train de Vaudreuil. Prendre un train est toujours pour moi une sorte d'aventure et de plongée dans l'inconnu. Dès que je saute dans le wagon, je respire un air pétillant et vif, je me trouve des sens rajeunis, une curiosité neuve. J'ai laissé derrière moi la plate routine des journées, le martèlement de l'usine, l'encagement de la chambre, la banalité des trottoirs et la monotonie des faces; et j'ai quitté une part de moi-même identifiée avec toutes ces choses. Je m'en vais pour un jour, libre et léger, dans une autre vie, dont le but seul est certain, un peu comme la mort, et où l'imprévu me guette en route sous forme d'incidents et de découvertes. J'entre d'un pas quasi solennel sous la voûte d'acier que décorent des fresques et des lampes. J'aime la longue enfilade des banquettes, évoquant le salon et le caravansérail, le velours des dossiers où je m'enfonce, et le filet doré où je dépose mon mince bagage. Tout ce luxe est à moi, et j'en jouis avec une complaisance de propriétaire. Chaque voyageur est un camarade accueilli avec intérêt et scruté avec une attention enfantine; de sa figure, de ses manières, je tire sur son être intime des déductions que Sherlock Holmes admirerait. Chaque jolie femme est l'objet d'un questionnaire muet et d'un flirt voilé dont elle ne se doute pas. Ce wagon est un monde, étrange et varié comme l'autre, et qui comme lui m'entraîne vers la destinée.

J'en étais justement dans mon coin à me payer ces études humaines. Deux ouvriers venaient d'occuper un siège voisin, et dans la détente de leurs traits je lisais la semaine finie, le retour vers les gosses et les longues pipes goûtées d'avance. Ce devait être des menuisiers, car des brins de sciure parsemaient leurs vestes, et l'un d'eux, par son pouce entouré de toile, témoignait d'un coup de marteau malencontreux. Derrière eux, un monsieur bien mis se caressait de l'oeil et de l'odorat un melon superbe qui débordait d'une coupe d'osier; un de ces cantaloups teints de l'or des midis, ciselés de délicats filigranes, marqués d'avance par leurs côtes en parts généreuses, qui font la gloire des maraichers de Westmount. Et je voyais, demain, la table ronde étalant sa nappe fine et ses couverts d'argent, et faisant cercle autour du melon-roi entrôné dans la porcelaine, la famille expectante et recueillie comme pour un rite. Un couple s'encadra dans la porte d'entrée: la dame, grande et plantureuse, la démarche assurée, pressant sur son coeur une boule laineuse que je reconnus être un caniche; et le mari diminué, plissant sous les sacs et les paquets, avec cet air de résignation totale que seule peut imprimer une longue carrière d'obéissance.

A mesure que s'avancait l'heure, d'autres types se pressèrent, spécimens de tous pils et de toutes frimousses, sortis de toutes les couches sociales, et mon attention morcelée finit par ne plus voir en eux qu'un être collectif, une foule, murmurant et grouillant dans ce véhicule qui commençait d'être une émeute.

La banquette précédant la mienne était restée vide. Prémunément une jeune femme s'y glissa sans bruit. Comme elle était venue par l'arrière et me tournait le dos, tout ce que j'en pus voir fut la courbe d'épaules bien formées, les ions clairs-obscurs de la nuque révélant une brune, et les torsades d'une ombre et abondante chevelure. Sa robe était toute simple et d'une serge commune, mais j'apercevais à sa taille une écharpe de moire aux teintes inusitées, aux dessins fantaisiques, qui donnait du piquant à cette toilette. Elle s'assit, et au même instant la voix du chef de train résonna, scandant les arrêts du parcours, quelques retardataires essoufflés se précipitèrent, et l'express s'ébranla dans un remuement de ferrailles.

Nous avions laissé derrière nous les dernières rues malpropres et les dernières suies d'usine: la campagne verdissait maintenant, encore citadine par la multiplicité des villas et le carrelage des jardins. De temps en temps le canal découvrait son ruban gris presque à fleur de ses berges plates. Et je suivais des yeux, saisi maintenant d'une vague terreur, les champs, les buissons, les alignements de légumes, courant à toute vitesse à rebours du train, se bousculant dans la hâte de fuir, et poursuivis par les longues enjambées des poteaux de télégraphe.

A ce moment un picotement léger me prit à la gorge: c'était ma bronchite. Nullement grave, cette bronchite, seulement importune et ne voulant qu'une chose, ne pas se faire trop oublier. J'eus, pendant une minute, une quinte de toux sèche et menue, d'ailleurs fort discrète et noyée dans le tintamarre ambiant. Pourtant, quand elle cessa, j'avais cru remarquer que la dame d'en avant avait tressailli et prêté l'oreille.

Mes autres compagnons de voyage s'étaient mis à l'aise, et le wagon présentait un aspect familial. Trois ou quatre gamines gambadaient en riant le long de l'allée, s'accrochant au passage aux basques et aux jupes. Un jeune homme s'absorbait dans le résultat des derniers sports. La dame plantureuse s'éventailait, et tassé dans son quart de place, le petit homme, l'air avili, portait maintenant l'horreur pékinoise.

Nous approchions de Lachine, et déjà des bouffées plus fraîches nous venaient du fleuve. Excité sans doute par l'air vif, un autre accès de toux me saisit. Alors je vis, à ma surprise, ma jeune voisine tourner la tête et fixer sur moi, bien en face, deux grands yeux d'un noir éclatant. J'aperçus en même temps une figure d'un charme exotique, à l'ovale délicat, aux lèvres gracieusement arquées, au teint d'un brun touché d'olive, dont les joues un peu pâles se coloraient pourtant au centre de deux cercles empruntant leurs tons à la pulpe mûre des grenades. Mais les yeux surtout étaient remarquables, avec leur orbite généreuse, leurs pupilles sombres et leur rayon perçant comme un dard. Toute la physiologie dénotait l'étrangère: italienne peut-être, ou grecque, ou française du midi? Elle me parut jeune, de cette jeunesse moins fleurie, mais plus savoureuse, des femmes de vingt-cinq à trente ans. Quant à sa classe sociale, je la jugeai femme du peuple, mais un peuple affiné et dépassant le niveau commun.

Dans ce regard délibéré, qui n'avait duré qu'une seconde, elle avait rencontré mes yeux sans en paraître gênée ni surprise. Je n'avais lu dans ce regard qu'une tension sérieuse et peut-

être une question muette. Puis, posément, elle avait repris sa posture première; et le train roulait comme avant parmi la danse des arbres et la course basse des talus.

On est toujours flatté d'être lorgné par de beaux yeux, même quand c'est sans rime ni raison. Je goûtai un instant l'image de ces prunelles noires et ardentes. Puis, les cris perçants d'un bébé que rien n'apaisait captèrent mon attention, et je me mis à plaindre le martyre des mères de famille.

Nous dépassions à peine les chalets de Dorval quand un agacement nouveau m'avertit que la bronchite n'avait pas son compte. La petite toux recommença. Chose inouïe! Au même instant mon inconnue tournait vers moi sa jolie figure et m'enveloppait d'un regard songeur, plus appuyé, plus intense encore que le premier; puis, lentement, comme à regret, faisait volte-face, et ne me montrait plus que les poils follets de son cou et la ligne arrondie de ses épaules.

Cette fois la curiosité me saisit. Qu'était cette femme? Pourquoi m'avait-elle regardé deux fois avec cette expression étrange? Était-elle, en dépit de son air digne et de l'affût de quelque aventure? Avait-elle peut-être, dans cette toux discrète, entendu un signal, un appel déguisé à son adresse? Pourtant elle n'avait pas souri, et ses grands yeux, en croisant les miens avaient semblé tristes. En tout cas, elle m'intéressait; et je me mis à faire sur son compte les plus romantiques hypothèses, à souhaiter quelque prétexte pour obtenir d'elle-même le mot de l'énigme. Même un flirt léger avec ces yeux-là ne m'eût pas déplu. J'eus un instant l'idée puérile de toussoter sans cause pour voir ce qui en résulterait. Mais je n'eus pas longtemps à combattre cette suggestion indigne: le destin lui-même intervint. Comme nous longions les rives de Valois et voyions miroiter la nappe immense du lac St-Louis, je sentis naître en mon larynx, puis croître avec une violence fatale, le chatouillement précurseur. L'instant d'après, une toux irrésistible me secouait.

Et lentement, mue elle-même par une force, ma voisine se tournait vers moi, et, avec une audace très calme, me fixait de ses yeux pareils à des diamants noirs. Puis, d'une voix fort douce, elle me dit:

— Tu tousses?

— Je tousses un peu, madame, répondis-je plutôt ahuri, et je vous pris de m'excuser.

Elle se tut un instant, continuant de me scruter, puis elle reprit:

— Tousses-tu comme ça depuis longtemps?

— Oh! une semaine ou deux, peut-être: c'est fort ennuyeux en compagnie.

Elle secoua la tête comme si je n'avais pas compris.

— Viens t'asseoir près de moi, dit-elle.

J'y allai. Ses cils s'abaissèrent tandis qu'elle murmurait avec un ton de pitié tendre:

— Prends garde: c'est méchant, ces toux-là. On croit que ce n'est rien et puis... Il faut bien te soigner, ne pas rester dans les courants et prendre du lait quand tu te couches.

Ma foi, je nageais en plein rêve. Je balbutiai à tout hasard:

— C'est un conseil à suivre: je vous en remercie, pour sûr.

— Ça me fait mal, dit-elle, d'entendre tousser. Où vas-tu tout de suite?

— A l'île Perrot, chez un ami.

— Moi, je vais à Vaudreuil, voir mon frère.

— Et passer le dimanche sur l'eau?

— Oh! non, le passer à l'hospice. Mon frère est malade, bien malade. Sa poitrine se gonfle dans un grand soupir. Elle reprit:

— Tu n'as pas de famille ici?

— Hélas! non, je suis seul, comme si j'étais tombé d'un astre. Et des fois, vous savez...

— Quelle est ton occupation?

— J'en ai plusieurs, madame. La plupart du temps je suis artiste; mais de plus je manoeuvre une scie dans une fabrique de boîtes, et les soirs, j'écris des romans et joue l'orgue dans un cinéma.

— Comme ça, tu as fait des études?

— Oui, de toutes sortes, j'oserais dire.

— Mon frère, lui, serait médecin, s'il n'avait pas eu ce malheur. Il entra en dernière année à l'école de Laval.

La pensée de son frère la préoccupait. Je devinai quelle place ce frère tenait dans son coeur.

— Vous espérez le sauver, sans doute? demandai-je.

— Nous ne savons pas. Quelquefois il reprend des forces, et puis il tousses plus que jamais. C'est cela, vois-tu, qui le tient, cet affreux mal à la poitrine. Il n'a que vingt-trois ans! Il était vigoureux, superbe, quand cet hiver il a pris du froid après une soirée; et depuis, rien n'y a fait. Nous sommes si navrés de le voir ainsi! Mon père en était fier, il aurait tout donné pour lui. Nous le soignons de notre mieux; nous l'avons envoyé à Vaudreuil à cause du grand air, et je vais le voir chaque semaine. Mais cette toux est terrible: nous avons peur!

Il y avait maintenant une épouvante dans ses yeux et sa voix.

— C'est pour ça, reprit-elle, que je n'aime pas t'entendre tousser.

Alors tout le mystère de cette aventure s'éclaira pour moi. Je vis que cette femme était à cent lieues de toute entreprise équivoque; qu'elle m'avait regardé et plaint, sans souci de conventions froides, sous l'impulsion franche de son coeur; que ses paroles étaient la vibration d'une sympathie vraie et humaine. Emplie du tourment de son frère en lutte avec la mort, elle avait vu en moi un autre être menacé du même danger; une irrésistible pitié l'avait poussée à avertir, à consoler le frère inconnu. Peut-être avait-elle cédé pour une part au besoin de dire sa douleur et d'être consolée elle-même. J'eus honte de mes premiers soupçons et méprisai le rêve frivole qu'ils avaient fait naître. Une autre émotion me saisit, la surprise attendrie de cette rencontre, la gratitude pour cette pure amoune de l'âme. Alors, par respect pour cette femme qui me traitait avec la familiarité d'une soeur, je lui trottai moi aussi.

— Je comprends maintenant pourquoi tu m'as parlé. Tu es bonne. Dis-moi, de quelle nation es-tu?

— Je suis Arménienne.

— Et ton nom?

— Ritza Hadjian, N'as-tu pas lu ce nom, rue

Notre-Dame, au-dessus de la mercerie que tient mon père?

— Mais tu parles bien le français: où l'as-tu appris?

— Dans mon pays, d'abord, puis à Montréal, chez les soeurs.

Arménienne! Ce mot m'avait transporté soudain à des milliers de lieues, dans la terre vénérable et biblique où vit une race aussi vieille que le monde. Il me sembla que s'éveillaient en moi une âme orientale que j'aurais eue dans quelque existence lointaine. Cette banquette, ce wagon vulgaire avaient disparu. J'étais dans une plaine d'Arménie, rafraîchie par des sources et bercée au murmure des palmiers. J'avais croisé cette femme dans un sentier suivi depuis cinq mille ans par les pères. Elle portait sur sa tête un vase rempli de vin ou d'huile, et ses pieds chaussaient des sandales. Son frère gisait non loin, au repli du val, tordu par un mal mystérieux, sous une tente faite de peaux de chèvres. Le vieux père le veillait, atterré et farouche. Elle s'avancait éplorée à ma rencontre, puis s'arrêtait, prêtait l'oreille, fixait sur moi ses grands yeux noirs et me disait: "Tu tousses?" Et cette sympathie vierge offerte à l'étranger inconnu avait quelque chose de la simplicité, de la spontanéité de l'Eden.

— Es-tu mariée? demandai-je.

— Non, je demeure avec mon père.

— Pourquoi ne te maries-tu pas? Car tu es belle et tu serais aimée.

Un sourire un peu triste effleura ses traits.

— Je sais, dit-elle, mais tu vois quel est mon devoir. J'avais un ami quand mon frère est tombé malade, mais il ne m'a pas attendu.

— L'insensé! ne pus-je m'empêcher de m'écrier. Un autre comprendra ce que tu vaudrais et t'adorera.

A ce moment un regard jeté au dehors me fit voir que nous avions atteint les campagnes rases de Sainte-Anne-du-Bout-de-l'Île et me ramena brusquement dans le domaine des réalités. Je savais qu'en quelques minutes nous aurions franchi la distance qui nous séparait de l'île Perrot. Mon songe d'Orient allait finir, à peine commencé. Cette soeur inconnue, un instant rapprochée de moi par un jeu du destin, allait s'éloigner à jamais. Cette sympathie née d'un hasard allait se dissoudre à la merci d'un autre hasard. Ritza Hadjian s'en allait vers son frère plus cher, et sa figure noble et songeuse, le velours noir de ses grands yeux, sa voix aux notes chaudes et douces, allaient s'effacer pour moi dans le lointain des choses passées.

Je ne sais pourquoi je sentis alors un cruel serrement de coeur, quelque chose comme le désespoir d'un soutien perdu, pourquoi ma voix trembla et faiblit tandis que, me penchant vers elle, je murmurais presque à son oreille:

— Je vais te quitter à présent, mais je te remercie. Je te remercie plus vivement que tu ne peux comprendre. Tu es la seule, sans le savoir, qui se sois jamais soucée si je souffrais dans mon corps ou mon âme. Tu m'as donné en une minute plus de charité, de pitié, d'amour vrai que je n'en ai eu de ma vie. Jamais je n'oublierai ton nom, ton visage et tes paroles. Je souhaite que ton frère guérisse et que tu sois heureuse.

Le train ralentissait sa marche. "Île Perrot! Île Perrot!" clamaient de toutes parts les serrefrains. Je me levai. Elle me tendit la main et pressa franchement la mienne. Puis plongeant dans mes yeux une dernière fois ses prunelles profondes (oh! si pleines de la grande pitié humaine, si chargée de l'instinctive tendresse de la femme!) les détournant ensuite comme pour cacher une émotion:

— Soigne-toi bien, dit-elle. Je suis ton amie pour toujours. Je prie pour toi.

La semaine d'après, je longeais la rue Notre-Dame. Une mélancolie noire me tenait sans cause. Or, pendant que j'étais, je m'étais rappelé ma compagne du train; et je conçus l'idée fantaisique, aux vagues indices qu'elle m'avait fournis, de découvrir sa demeure. Je me mis à examiner, de droite et de gauche, les enseignes des boutiques, y cherchant le nom peu commun qu'elle s'était donné. Je ne fus pas très longtemps sans voir, de l'autre côté de la rue, étalés au long d'une bâtisse, les deux mots: Ephrem Hadjian, puis, en lettres moins fortes: importations arméniennes; étoffes et merceries. Le magasin était d'aspect assez imposant; les vitrines entassaient des marchandises variées et disparates; toiles, damas, tapis, boîtes incrustées, vêtements aux couleurs voyantes. Je jugeai qu'une des formes de ce négoce était de fournir à nos colporteurs les foulards éclatants, les nappes brodées et les bijoux dont se compose leur balle nomade. D'après les apparences ce commerce était important, et son propriétaire devait jouir d'une certaine fortune. Au-dessus du magasin courait un logement privé, apparemment fort bien tenu, dont les fenêtres se voilaient de rideaux discrets.

Je me dis: "C'est là qu'ils habitent. Pendant le jour, sans doute, elle se tient au comptoir. Si je pouvais cette porte, je trouverais là son vieux père, à la barbe blanche des patriarches, et elle à son côté, avec ses yeux intenses, avec ses yeux calmes qui me reconnaîtraient et me souriraient."

Longtemps j'hésitai, mon coeur battant plus vite. Longtemps, je repassai devant cette façade, guettant un signe de vie aux rideaux, faisant l'inventaire des vitrines. Mais je songai enfin: "Pourquoi gêner, en les disséquant, les choses exquises? Il vaut mieux garder en mon âme, avec sa grâce de fleur, avec son charme ailé et pur, ce gentil souvenir."

Déjà, d'avoir été si près, je me sentais moins seul, et mon mal s'endormait d'un baume subtil. Je passai outre, adressant un adieu secret à Ritza, ma soeur d'Arménie, qui peut-être l'aura entendu.

Mais, en déambulant, je me retraçais toute la scène du train de Vaudreuil, et je rêvais d'un monde où toute âme serait soeur de toute autre âme; où la sympathie circulerait comme l'air, éclatant comme la lumière; où tout ce qui est dans le coeur monterait aux lèvres, libéré de barrières factices; où l'on pourrait aborder sans formes le passant aux traits altérés, la femme aux yeux rougis, le vieillard au teint hâve, et leur dire: "Tu souffres?"; où l'on partagerait de même le bonheur, où l'on crierait au riant couple dont on ignore le nom: "Évohe! joie aux fiancés!", à la beauté inconnue qu'on croise: "Tu es ravissante, je t'admire!" à l'ouvrier qu'on voit ciseler un linteau: "Tu es un chic artiste"; — et où tout cela jaillirait d'âmes innocentes et fraternelles, ferait partie de l'étiquette et du savoir-vivre, serait digne, convenable et prescrit.

N.D.L.R. — Cette pièce est tirée du volume de Louis Dantin, "La Vie en Rêve".

Baptistaderie d'un crétin

(Suite de la première page)

clients leur permettra de nous enlever le commerce qui nous reste encore... Vous parlerez-je de la radio et de l'inondation d'abrutissement qui nous dévore? C'est trop patient...

"Non, nos ancêtres ne s'y seraient pas laissés prendre. Non, ils ne se seraient pas laissés imposer (qu'en savez-vous, Jalbert?) une littérature louche sous prétexte qu'elle n'est pas de notre langue... Non, ils ne se seraient pas laissés gagner comme des mouches à entrer dans des associations neutres (hors de l'A.C.J.C. pas de salut!)..."

"On n'empruntait rien aux coutumes de l'étranger, parce qu'on savait que les plus belles traditions, les plus belles mœurs, ce sont les nôtres... Qu'on se souvienne, là-dessus, des enseignements clairs et irréfutables d'un Lionel Groulx (Ouais!)... Autrefois, on nous volait notre bien matériel, notre terre; aujourd'hui, on nous vole notre esprit et même notre histoire..."

"Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de mes paroles. Ce que j'appelle l'ennemi, c'est ce qui n'est pas à la fois catholique et français. Il en est qui n'admettent pas cela. Les ramollis, les bons-ententistes, vont sursauter..."

La citation est déjà longue. Je l'abrége. Il faut tenir à la bonne digestion du lecteur. Mais j'en appelle à votre jugement, compatriotes canadiens-français qui avez le sens des proportions et votre bon sens: que pensez-vous de toute cette chienne patriotarde? Êtes-vous prêts à haïr, comme ennemis, tout ce qui n'est pas à la fois français et catholique? J'ignore qui est ce Jalbert et ne tiens pas à faire sa connaissance: on a toujours assez vu de faces de crétins dans sa vie, mais il reste que cet appel au fanatisme insensé est prêché, sous diverses formes, à un poste de radio-Etat, qui devient, de la sorte, une école de déunion nationale.

Je ne crois pas que le peuple canadien, de l'Atlantique au Pacifique, ce peuple qui paie pour un réseau radiophonique dont l'usage devrait porter d'abord et avant tout à unir les Canadiens et les diverses classes et nationalités, puisse tolérer qu'on se serve de cet instrument merveilleux pour abrutir et fanatiser une partie de la population.

En ce qui concerne le fameux "royaume du Saguenay", le boutefeu Jalbert oublie que les diverses industries qui s'y sont implantées, grâce au capital "étranger", ont fait vivre et font vivre encore des milliers de Canadiens

français. Sans l'industrialisation de certaines régions, nous aurions vu une infinité de chômeurs de plus; nous serions les témoins de plus de misères; des institutions seraient à la mendicité ou devraient fermer leurs portes; les revenus des municipalités et du gouvernement seraient tels qu'il serait impossible d'entreprendre de grands travaux publics. Bref, sans l'apport du capital de l'extérieur, nous serions cent fois plus gueux que nous le sommes. Nous ne pouvions pas faire un peuple d'agriculteurs; cela, c'est de l'histoire ancienne, qui ne reviendra jamais. Les travailleurs du sol ont dû exiger du gouvernement, pour dettes ou pour misère, vingt-cinq millions de dollars en prêts agricoles. Et cela ne suffit pas. Que serait-ce, si l'industrie n'existait pas chez nous?

On aurait dû laisser ces industries et ces ressources aux nôtres? Mais qu'en auraient-elles fait? Il y a trente ou cinquante ans, quels sont ceux d'entre eux qui avaient une préparation pour la grande industrie? Nommez-les donc! Et où auraient-ils pris leur capital? Nous avions de l'argent des bas de laine? dites-vous. Mais quel financier de chez nous aurait pu réunir ces bas de laine et surtout en employer avec profit et sans risques désastreux? Je vous le demande, innombrable Jalbert, pauvre petit naïf, qui n'avez jamais rien vu ni rien pensé.

Vous vous plaignez, mon vieux, des publications en langue étrangère qui entrent dans nos foyers. Par quoi les remplacerez-vous? Je vous entends me nommer certains périodiques pieux ou même certaine presse quotidienne; mais ces écrits-là font bâiller tout le monde d'un mortel ennui. Commencez par y mettre de la vie. Ensuite, on verra.

Vous êtes contre toutes les associations neutres. La belle affaire! Allez-vous prétendre que le Kiwanis, le Rotarien ou autres sociétés du même genre sont des agents de démoralisation? Qu'en savez-vous? Et pourquoi voudriez-vous que le Canadien français vécût en marge de toute société avec des gens estimables? Pourquoi vous imaginez-vous, imbécile, que tout ce qui n'est pas comme vous est mauvais par essence? Pourquoi avez-vous cet orgueil sot et monstrueux? Je vous le demande encore.

Ce que vous voulez, cerveau cristallisé, c'est l'immobilité d'un peuple, l'arrêt dans le passé, la stagnation, la fuite de toute évolution. Eh bien, c'est avec ça surtout qu'on fait des ramollis et des morts.

Paul RIVERIN

JALOUSIE

à Athanase DAVID

Elle baigne ses pieds dans la nuit de l'eau; elle les remue doucement, et la lune, pour l'agréer, plisse dans l'anse une onde évasive, circulaire, lumineuse, qui s'agrandit et va s'éteindre au large.

Alors par un frémissement de l'orteil, elle en propage une autre, car ce jeu te plaît visiblement.

Que les pins soupirent sous une brise, que de longues sauterelles se détendent sur l'herbe tendre, qu'un parfum de joins coupés monte des champs... — peu d'importance.

La lune se hisse vers le zénith sans t'émouvoir et, sans t'émouvoir davantage, se laisse voluptueusement couler jusqu'à l'horizon.

Tu ne prends garde qu'à cette voix intime, qui, du tréfonds de ton être, consacre à sa beauté un hymne magnifique.

Tu rêves de l'emmener captive, dans un coin reculé de nos montagnes enneigées et que, saisie par le froid, elle se blottit passionnément contre ta poitrine.

Tu voudrais fuir avec elle, vers des pays du sud, et que, femme brûlée par l'ardeur du climat, elle t'inspire une fièvre si ardente, qu'enfin ce coeur parfois indifférent tressaille jusqu'à l'extase.

Allons! Viens avec moi, là-bas, où s'étend un étrange carrefour. Viens! Et regarde vers le large. La nuit entrebaille sa porte noire.

Il y a le long des quais, des passants pressés d'atteindre un port, ou d'éviter un être.

Ils sembleront traverser un conte fantastique. Et nous verrons les étoiles dans l'eau.

Il y aura aussi des cheminées sans panache et des chalands, qui, de leur poitrine hale-tante, rejeteront l'eau et sembleront toujours suivre la même vague.

De cet étrange carrefour, tu entendras le chant des grillons et, peut-être plaira-t-il à une promeneuse rêvant d'amour, sur l'autre rive, de tenter une vocalise qui frissonnera dans la brume, délicieusement.

Et j'imaginerai des aventures merveilleuses que l'on pourrait, si tu avais un peu de patience, embellir selon notre fantaisie.

Mais, j'oublie que toi, tu n'embellis rien d'autre, ce soir... Ta pensée est obsédée. Tout ton être est envoûté.

— car, elle continue de baigner ses pieds nus dans la nuit de l'eau...

Seule! Dans l'ombre aquatique et froide.

FAUSTINE

Avec le Sourire

Confiance mal placée

Nous avions dit ici — peut-être trop franchement au gré de certains — notre indignation et notre dégoût quand le cardinal Innitzer, primat d'Autriche, avait prêché à ses compatriotes la soumission à Hitler, après la brutale annexion de leur patrie au Reich. L'archevêque de Vienne n'avait-il pas été jusqu'à dire que le Führer accomplissait les desseins de la Providence?

Depuis, ce prélat a vu où était son devoir. Après avoir, par sa conduite, fait craindre un schisme de l'Eglise d'Allemagne, il a compris qu'il lui fallait dénoncer à son tour, comme l'avaient fait tous les autres évêques allemands, les persécutions dont sont victimes les catholiques sous le régime national-socialiste. De ce dernier geste, nous le félicitons, en toute sincérité — tout comme nous l'avions attaqué lorsqu'il avait failli à sa mission spirituelle.

Mais voilà que les nazis entendent lui faire payer cher son revirement. On sait comment en fin de semaine ils l'ont hué et blessé. Ceux qui sont responsables de ces sauvages manifestations seront arrêtés annonce-t-on de source officielle nazie. Dans quelle mesure peut-on se fier à cette dernière affirmation? Tout comme Chamberlain, tout comme Daladier... Innitzer a constaté qu'il ne fallait pas se fier à la parole de Hitler et Hitler...

Doux pays!

Dans le Progrès du Saguenay, du 29 septembre, on lisait une réclame en faveur d'un jeune notaire du nom de James Brown, nouvellement établi à Jonquière. Nous n'hésitons pas non plus à souhaiter tout le succès possible à ce sympathique jeune homme.

Mais ce qui nous amuse, c'est le tour donné à l'article par un journaliste sans doute formé à la Groulx. Il écrit: "M. Brown n'a d'anglais que le nom. Voilà pourquoi il sera le bienvenu à Jonquière."

Or, il est probable que M. Brown vivra en grande partie du capital anglais ou américain, qui se répand abondamment dans cette région nordique. Ce notaire est trop intelligent, nous imaginons, pour refuser l'argent des Anglais ou des Américains. Et il a dû être le premier à rougir de l'annonce maladroite qu'on lui a faite.

REVUE des LIVRES

TCHANG KAI CHEIK (Maréchal et Mme). Les Origines du drame chinois. N. R. F. 18 fr.

Quand les manchettes des journaux apprennent au monde, il y a un an, que le général Tchang Kai Cheik avait été fait prisonnier et mis au secret par les rebelles, tous les peuples s'émeuvent. Pendant deux semaines dramatiques, le sort de la Chine fut incertain. Mme Tchang Kai Cheik, sans la moindre crainte du danger, vint vers son mari et resta à ses côtés tout le temps des périlleuses négociations. Le général Tchang Kai Cheik a tenu le journal de ces heures tragiques.

Il offre aujourd'hui au public, précédé d'une étude écrite par sa femme.

Voici un document historique d'un prix considérable livré dans sa nudité et sa simplicité.

REDACTION ET ADMINISTRATION
180, Ste-Catherine est (suite 41) Montréal
Téléphone: *PLATEAU 8471

Administrateur: REAL ROUSSEAU
Secrétaire de la Rédaction, E.-Ch. HAMEL

On est prié d'envoyer toute correspondance à la case 20, Station "N" en mentionnant sur l'enveloppe le service (Rédaction ou Administration) auquel on veut s'adresser.

Le sort de la démocratie en jeu

(Suite de la première page)

dimanche par Hitler succédant au pouvoir aux courtisans de lady Astor. Il serait souhaitable que sir Clement Attlee et quelques-uns de ses partisans travaillistes soient appelés à participer à la formation d'un nouveau gouvernement, ainsi assuré de représenter dans la plus large mesure possible l'opinion britannique.

Le Reichsführer a lancé dimanche un ultimatum aux démocrates qu'il menace d'enlever de leur existence même. Il faut à leur tête des hommes capables de relever ce défi et de sauvegarder le seul régime qui puisse assurer au monde un peu de paix et de bonheur.



THÉÂTRES, LETTRES ET ARTS

CHRONIQUE RADIOPHONIQUE

Enfin! c'est entendu, nous aurons désormais, et régulièrement du théâtre classique à la radio.

Et cela grâce à une très belle initiative de Radio-Canada.

Pour l'instant, on est assuré que tout le théâtre de Shakespeare y passera, en résumé, bien entendu, mais c'est déjà quelque chose.

Ces émissions ont lieu le dimanche soir à neuf heures, et la première fut présentée dimanche dernier. On y joua le Marchand de Venise.

Si l'on en croit la rumeur, les classiques français seraient également présentés sur le réseau du Québec.

Les esprits qui s'intéressent à autre chose qu'aux sports, à la politique ou aux meurtres sensationnels, regretteraient alors un peu moins l'absence d'un vrai théâtre de Comédie.

C'est inconcevable, mais il faut bien l'admettre, Racine, Corneille et Molière sont aussi méconnus à Montréal qu'à Rouen.

Grâce à ses immenses possibilités, la radio peut, dans une mesure plus que satisfaisante, jouer le rôle du Théâtre National de Comédie que nous n'aurons probablement jamais.

Ce serait donc sans réserve que nous approuverions la Société Radio-Canada, si vraiment elle entend doter la province d'une Comédie Française... de l'air.

Il convient de rappeler ici que de son côté, l'Heure Provinciale a plusieurs fois tenté l'expérience avec succès, nous semble-t-il... il est regrettable que cette émission n'ait pas continué plus avant dans cette orientation.

CKAC a fait publier un prospectus en anglais intitulé "Program Ideas". Comme le titre l'indique, il s'agit d'un imprimé où sont brièvement exposés des projets d'émissions à l'intention des commanditaires éventuels désireux d'accroître leur chiffre d'affaires par un programme dit "bon vendeur".

On y lit des choses vraiment intéressantes. A la page dix-sept, on propose un programme qui serait intitulé "Initiation à la Musique", composé de causeries traitant de l'influence de la musique à travers les âges, jusqu'à nos jours. Des disques de musique "classique" (on peut dire qu'elle est classée celle-là) viendraient apporter un peu de lumière aux explications précédemment données... on garantit la valeur éducative de l'émission.

...jusqu'ici tout va très bien; le projet sans aucun doute est très bon... mais tenez-vous bien; ces causeries éducatives (s'il vous plaît) seraient préparées et données par nul autre que ce bon gros Ferdinand Biondi.

Je reconnais volontiers les talents d'annonceur de Ferdinand; je ne nie pas qu'il ait quelque expérience de la scène. Mais que M. Biondi ait la prétention de donner une éducation musicale à toute une province, c'est vraiment trop fort.

Une belle voix chaude, une diction nette, un grassement savamment cultivé ne suffisent pas dans ce cas... il faut avant tout avoir une connaissance solide de ce qu'on veut enseigner aux autres... ah! si Fridolin savait ça!

Dans le même prospectus, on parle

SAINT-DENIS
PIERRE LARQUEY dans
"Le mariage de Véréna"
avec Jeanne Bittel, René Delx, L. Goulet, Mady Berry
EN PROGRAMME DOUBLE
DANIELLE DARRIEUX dans
"Mademoiselle ma mère"
avec Pierre Brasseur, Larquey Alerme

CINÉMA DE PARIS
21ème SEMAINE
Jean Murat — Kate de Nagy dans
"NUITS DE PRINCES"
avec Larquey, Fernand Fabre, Marina Shubert

**RENSEIGNEMENT
TRÈS UTILE...**
Pharmacies ouvertes nuit et jour
Pharmacie J. A. Gauthier 520 rue Beaubien Est CR. 1155
Pharmacie Montréal 916 rue S.-Catherine Est HA. 7251
Pharmacie Sarrazin & Choquette 921 rue S.-Catherine Est PL. 9622
Pharmacie J. E. Tremblay 1354 rue S.-Catherine Ouest MA. 2264
Livraison dans toute la ville

LES SPECTACLES

MONTREAL

Capitol: "My Lucky Star", "Speed to Burn".
Imperial: "I'll give a million", "Passport Husband".
Leow's: à l'écran: "Sky Giant"; sur la scène: Vaudeville.
Palace: "That Certain Age".
Princess: "I am the Law", "City Streets", 21ème semaine.
Cinéma de Paris: "Nuits de Princes", 21ème semaine.
Saint-Denis: "Le Mariage de Véréna", "Mademoiselle ma Mère".
Beaubien: "L'Accuse", "Les Conquêtes de César".
Electra: "Yellow Jack", "Men are such fools"; série: "Zorro rides again".

QUEBEC

Cinéma de Paris: "Forfaiture", "M. Breloque a disparu".
Canadien: "Les Dégourdis de la 11ème", "Jenny".
Victoria: "Maman Colibri", "Quatre heures du Matin".

"Sky Giant"

(AU LEOW'S)

Un film qui ne pourra manquer d'intéresser tous ceux qui suivent de près ou de loin tout ce qui se rapporte à l'aviation. Dans le présent film, on y représente trois aviateurs qui s'envolent dans le but de tracer une nouvelle route pour l'aviation commerciale. Plusieurs aventures s'ensuivent, et le spectateur est toujours tenu en suspens dans l'attente de ce qui va se produire. Les producteurs ont su donner à l'histoire et surtout aux scènes aéronautiques, tout le réalisme qu'elles méritaient. C'est sans contredit un très beau film qui peut rivaliser avec les meilleures productions de ces dernières années.

Des numéros de vaudeville du meilleur choix contribueront à donner à ce programme un attrait encore plus grand. Qu'on en juge par l'énumération de ces numéros: Miss Rose Marie "The Darling of N.B.C.", Frank Small's "International Brevets", "A quick round trip around the world", Sully and Thomas "The scream-line comes of the air", Al Mardo and Kay "Watch the Dog", Edna Murphy "Jazz toe artist", Picchiani Troupe "Sensational acrobatics", Jerry Shea and his Swing-O-Leers.

"My Lucky Star"

(AU CAPITOL)

Avec cette nouvelle production, il nous sera donné d'admirer une fois de plus les évolutions gracieuses de la championne du patinage de fantasia, La popularité de Sonja Henie n'est plus à faire car son jeu aussi bien que son patinage sont toujours de premier ordre. Joan Davis et Buddy Ebsen donnent aussi une excellente performance de danse et de comédie. Billy Gilbert fournit lui aussi sa part de comédie. César Romero tient le rôle du fils incourent d'un propriétaire de grand magasin départemental. George Barbier tient le rôle. Louise Hovick fait une brève apparition comme épouse de Romero qu'elle marie pour son argent. Arthur Treacher incarne un secrétaire indulgent.

Ce film est l'un des meilleurs de Sonja. On peut y voir des décors magnifiques. La musique y est entraînante et la photographie y est des plus claires. Le spectateur peut-être assuré d'assister à un spectacle de tout premier choix.

Comme deuxième film à l'affiche, la direction du théâtre Capitol présente "Speed To Burn".

"That Certain Age"

(AU PALACE)

Le programme à l'affiche du théâtre Palace nous présentera deux jeunes vedettes que l'on a pu applaudir individuellement dans d'autres productions. Ce sont Deanna Durbin, la petite canadienne à la voix magnifique, et l'incomparable Jackie Cooper, ancienne vedette des comédies "Our Gang" et de plusieurs autres films. Ces deux jeunes gens sont particulièrement bien supportés par des acteurs de la taille de Melvyn Douglas, Irene Rich, Nancy Carroll et plusieurs autres tous aussi connus.

L'intrigue est construite de romance, de comédie et d'un peu de chant. Une atmosphère de fraîcheur s'en dégage qui lui donne beaucoup de charme. Douglas, dans le rôle d'un correspondant de guerre, est très sympathique. La petite Durbin s'en prend sans cesse à celui-ci s'en aperçoit. Plus tard lorsqu'il apprend la chose, il prépare une mise en scène afin de faire comprendre à la fillette qu'il n'est pas de son âge.

Le tout s'arrange à la fin et tous sont contents.

C'est un film qui sera apprécié de tous les cinéphiles et en particulier des plus jeunes.

"I Am the Law"

(AU PRINCESS)

Acclamé comme l'un des films les plus importants de l'année à cause de la portée de son scénario, de l'excellence de ses interprètes et de l'efficacité du personnel technique qui la réalisa, "I am the Law", gardera une seconde semaine l'affiche du cinéma Princess. Edward G. Robinson est en la vedette.

C'est l'histoire d'un homme qui, seul, entreprend une lutte à finir contre les "rackets" dans une grande ville. Robinson incarne un plaideur professeur de loi qui devient subitement un ennemi acharné des bandits et des profiteurs, et qui s'engage dans un combat mortel contre eux. Otto Kruger joue le rôle du chef de bandits qui se cache sous les traits d'un honnête citoyen toujours prêt à appuyer Robinson. Barbara O'Neil tient le rôle de l'épouse de Robinson.

Complète le programme: "City Street", avec Leo Carillo et Edith Fellows.

SHERBROOKE

Cinéma de Paris: "La Mort du Cygne", "Au Soleil de Marselle".

TROIS-RIVIERES

Cinéma de Paris: "Si tu Reviens", "L'Innocent".

ST-HYACINTHE

Corona: "L'Etrange Monsieur Victor", "Titan des Martiques".

ST-JEROME

Rex: "Hercule", "La Glu".

THEATRES ET CONCERTS

His Majesty's: "Mordkin Ballet", 18 et 19 octobre.
Monument National: Daunais et Goulet: "CARMEN", 20-22-23-25 et 27 oct.
Auditorium du Plateau: Les Concerts Symphoniques, 28 octobre.

"Nuits de Princes", en 2e semaine

(AU CINÉMA DE PARIS)

Le film "Nuits de Princes" qui tiendra une deuxième semaine l'affiche du Cinéma de Paris, est vrai, humain, juste. L'histoire est simple. Un homme aime sa femme, et puis disparaît. Elle se présente pour gagner sa vie à un cabaret russe où elle est sujette à des invectives stupides, qu'elle ignore d'ailleurs avec fierté. Un jour un homme (Jean Murat) lui fera comprendre que la vie est chose délicate, l'amour, un bijou précieux.

Kate de Nagy, dramatique, froide, belle, troussée, joue avec vigueur un rôle de femme malheureuse traquée par la vie. Elle a mis toute son âme dans son interprétation pathétique. Jean Murat domine le film de sa fascinante personnalité.

On assistera aussi aux débuts de Marina Schubert, chanteuse remarquable dont le numéro constitue l'un des clous du film.

"Le Mariage de Véréna"

(AU SAINT-DENIS)

Voici une oeuvre sensible d'une portée sociale certaine. Elle peut constituer une leçon utile et faire réfléchir. De beaux sentiments de charité chrétienne, d'amour du prochain et de pardon généreux s'y trouvent exposés. Des artistes tels que Larquey, Jeanne Bittel, France Elly, René Delx et Mady Berry assurent le succès de cette production.

Véréna, jeune servante tyrolloise séduite par Sepp, va avoir un enfant. Elle échoue, morte de fatigue, à la porte de Mlle Peters qui, d'abord mal disposée à son égard, s'adoucit et accepte d'être marraine de la petite Rezi. En vain Mlle Peters s'emploiera-t-elle à faire comprendre à Sepp son devoir. Ce n'est qu'au moment où Véréna est mourante qu'il repense sa faute en l'épousant et en donnant son nom à Rezi.

Le second film au programme du Saint-Denis la semaine prochaine ne le cède en rien au premier. Il s'agit en effet de "Mademoiselle ma mère", avec la délicieuse Danielle Darrieux, entourée de Pierre Brasseur, Larquey et Alarmer.

Beau succès de Leslie Holmes

au Victoria Hall

M. Leslie Holmes avait choisi pour son récital de jeudi dernier au Victoria Hall des mélodies pour la plupart assez peu connues, qu'il a interprétées avec un art raffiné, fait de goût et de sûreté.

Déjà, le choix éclectique des pièces qu'il avait inscrites à son programme témoignait d'une culture musicale telle que peu de musiciens en ont à leur crédit.

Doué d'une très belle voix de baryton, il s'est affirmé dans les nuances.

Il a chanté avec beaucoup de succès huit mélodies bohémienne de Brahms, des pièces de John Dowland, de Tobias Hume. De Francis Poulenc, il interprète à ce curieux cycle du "Bestiaire" inspiré d'après une poésie de Guillaume Apollinaire. Il chante avec non moins de goût trois pièces courtes de Ravel. Le Ravel et le Poulenc ainsi qu'un air sur trois notes de Jean-Jacques Rousseau, arrangement de Ferrari, ont permis de constater combien M. Holmes possède une excellente diction française. Le reste du programme comprenait d'intéressantes mélodies dont une de Stravinsky. Le distingué baryton anglais, qui avait été invité à Montréal par Mme Russell, chanta aussi une pièce de M. Alfred Whitehead.

E. B.

Mise au point

J'avais jeté sur le papier, la semaine dernière, quelques impressions sur l'émission de l'Heure Provinciale du 2 octobre.

Mlle Annette Brunet, pianiste, m'a fait depuis observer que, vu l'importance du rôle qu'elle y a joué, son nom aurait dû apparaître dans ce papier qui n'avait par ailleurs pas la prétention d'être un compte-rendu. (Je ne suis ici chargé de la chronique radiophonique.)

L'observation de Mlle Brunet est juste; je m'y rends de bonne grâce, m'excusant de ne lui avoir plus tôt donné satisfaction. Je me croyais fort mal désigné pour m'exprimer sur son interprétation et, de plus, ai dû rédiger mes notes à la hâte.

Je mentionne donc la présence de Mlle Brunet au programme gouvernemental du 2 octobre dernier, en laissant à d'autres mieux qualifiés le soin de juger de son jeu.

E.-Ch. H.

"FAIS-LÉ SOUFFERT!"

La première revue de la saison... De quoi piquer la curiosité de chacun... Le public, attiré par une publicité bien faite, intrigué par le titre, vient pour s'amuser ferme; les confrères de Paul Gury viennent pour... voir, c'est-à-dire pour juger de l'opportunité de présenter à leur tour une revue au cours des mois qui vont suivre; enfin, la critique est là pour... critiquer.

Disons tout de suite que "Fais-lé souffert" est un succès pour la troupe Barry-Duquesne. Quant à l'auteur, il n'a pas fait plus mal qu'un autre... mais pas mieux non plus. Le jeu des artistes a donné toute leur saveur à certains tableaux qui n'étaient pas très neufs, non plus que bien original. Encore M. Gury-Legouariac n'a-t-il pas tiré tout le parti possible des comédiens excellents qu'il avait réunis.

La revue ne manque pas de mérites; elle est en général amusante; l'enchaînement des scènes se fait habilement grâce au truc du député amnésique, qui fait d'Orville Légaré mieux qu'un comédien habituel. Du début à la fin, la revue fait ainsi un tout d'une agréable fantaisie, et le dénouement est on ne peut plus heureux.

Cependant, "Fais-lé souffert" n'est pas exempt de défauts. Le plus grave est peut-être qu'on diffère trop de baisser le rideau après ce s'est produit le "clou" d'un tableau (le "punch" si vous préférez). Dans "Le roi des bluffeurs", par exemple, où l'on assiste à la séparation de la charmante Sudeite de son mari Tcheko, au profit d'Adolf, le mot le plus drôle est certes quand John empêche Marie-Anne de tirer son épée en lui disant: "Wait and see!"; cependant, la scène s'attarde ensuite pour le seul plaisir de nous montrer Hitler faisant marcher Sudeite au pas de l'oeil, en lui bottant le derrière. L'effet est en partie perdu. Ensuite, si le ne manque pas de chansons (il y a quatre tours de chant par les deux vedettes), il n'y en a cependant qu'une qui soit vraiment "de revue": celle que chante pendant "Le congrès des spectacles" Mlle Lucille Turner et qui commente, sur une air des "Cloches de Corneville", les mystérieuses disparitions de

Mlle Lucienne Delval chante avec beaucoup de charme des chansons heureusement choisies, dont les plus remarquables sont deux extraits de "L'Opéra de quat' sous", ce film de W.-B. Pabst que Montréal n'a pas vu, naturellement.

Dans son "Hommage à Lord Chamberlain", M. Gury a raté une belle occasion de se montrer spirituel; il n'a réussi qu'à présenter une figure de cire du Musée Eden, plus ou moins animée.

Parmi les meilleurs sketches, mentionnons: "Les frères siamois", le "Congrès des spectacles", "L'assurance funéraire" et "Les deux pochards" — transposition à la scène d'une blague qui a couru les journaux. Enfin, "La radiophonie", intermède bouffé qui vaut par la drôlerie de Juliette Béiveau, est une satire des mélodistes radiophoniques; cela étonne de l'auteur de "La mère crucifiée".

A noter le joli programme, édité par notre ami Paul Maugé. Sur papier de luxe et abondamment illustré, il constitue un agréable souvenir pour ceux qui les collectionnent chaque saison.

E.-Ch. HAMEL

"Carmen" dans sa forme originale

Comme deuxième spectacle de la saison, les Variétés Lyriques présenteront les 20, 22, 23, 25 et 27 octobre, en soirée, l'oeuvre immortelle de Georges Bizet, l'opéra "Carmen".

Cette oeuvre magnifique, une des plus populaires qui soient, a été interprétée des milliers de fois dans l'univers entier. MM. Daunais et Goulet croient intéresser doublement le public en présentant la partition authentique, telle que l'a voulue et créée Bizet. Il nous est rarement donné d'entendre un chef-d'oeuvre musical dans l'originalité de sa conception.

La tradition, la répétition fréquente et parfois l'incompréhension de l'oeuvre l'ont déformée à un point qu'une réhabilitation s'impose à la veille du centenaire de la naissance de son auteur.

MM. Daunais et Goulet ont retenu les services de notre compatriote Raoul Jobin, ténor de l'Opéra et de l'Opéra-Comique de Paris, pour le rôle de Don José, ainsi que d'Anna Majenfand pour le rôle-titre. La distribution complète fait prévoir un excellent spectacle.

Nous apprenons qu'une représentation supplémentaire sera donnée le 27 octobre, vu la demande énorme de billets.

JAN Peerce chantera

ici le 6 de novembre

Il y a des années que l'on entend à la radio la magnifique voix de Jan Peerce. Chaque dimanche notamment, depuis des années, ce jeune ténor à la voix puissante et nuancée fait le sort le plus heureux aux airs les plus divers du répertoire d'opéra, d'oratorio et de concert.

Sa voix est devenue si familière aux radiophiles que l'on s'étonnait à bon droit qu'il ne nous fût jamais donné de voir ce chanteur sur le plateau de concert. C'est tout simplement que ses engagements à New-York l'empêchaient d'accepter tout projet de tournée, sauf à proximité de la métropole américaine.

Cette année enfin, Jan Peerce peut se rendre chez nous, parce qu'il s'est déterminé à répondre aux instances qui lui venaient de partout et à refuser certains engagements radiophoniques pour entrer en contact plus direct avec son public.

MM. Goulet et Maugé, qui entendent bien ne pas restreindre leur initiative à faire venir à Montréal des artistes déjà entendus et archi connus, se sont empressés d'engager Jan Peerce, et le dimanche soir 6 novembre ils nous le feront entendre au Monument National.

HIS MAJESTY'S

Mardi-Mercredi, 18-19 Oct.
EN MATINÉE MERCREDI

MORDKIN BALLET

Avec Patricia Bowman, Lucia Chase, Dimitri Romanoff, Olga Stroganova, Leon Varkas et une troupe de 60.
ORCHESTRE COMPLET
Prix: 75c à \$2.50. Mat. 50c à \$1.50.
Taxe en plus.
COMMANDES PAR POSTE RECUES MAINTENANT AU THEATRE.
Billets en vente, mardi le 11 octobre

Duplessis. Quelques autres de ce genre n'auraient pas été de trop. Enfin, on peut se demander ce que venait faire dans une revue essentiellement comique "La mère crucifiée", ce gros mélodrame qui pouvait paraître de la propagande. Nous croyions d'abord assister à une parodie des "Mains rouges"... ce n'en était qu'une copie.

Pour ce qui est des artistes, MM. Fred Barry et Ernest Loiseau, de même que Mme Juliette Béiveau, sont d'une drôlerie consommée; toutes les scènes où ils apparaissent remportent un gros succès de rire. M. Gaston Dauriac, qu'on ne voit pas assez souvent, les seconde bien, de même qu'Orville Légaré. Mmes Bella Ouellette et Marthe Thierry sont élégantes. Albert Duquesne campe un Hitler des plus remarquables dans le "Roi des bluffeurs"; il domine cette scène. Enfin, Mme S. Tremblay est fort amusante, de même que MM. Tremblay et Juliano.

La présentation de Jean Clément, qu'on voulait humoristique, n'a réussi qu'à être inutilement longue, et plusieurs personnes dans la salle ont cru un moment qu'il était "réellement arrivé quelque chose"! M. Clément est en voix plus que jamais; son art semble d'année en année se perfectionner... cependant, il ne nous a pas paru jouir de la faveur du public autant qu'à ses concerts de l'an dernier. Le sympathique chanteur nous a présenté, entre autre, une délicieuse pièce de Reynald Hann sur un poème de Verlaine, ainsi qu'une jolie fantaisie "Sur deux notes". Mais ce ne sont pas les pièces que les auditeurs ont le plus goûté... malheureusement. C'est encore lorsque Jean Clément donnait de petites choses sentimentales chantées et rechantées au phono et au micro, que les applaudissements se sont fait le plus nourris.

Mlle Lucienne Delval chante avec beaucoup de charme des chansons heureusement choisies, dont les plus remarquables sont deux extraits de "L'Opéra de quat' sous", ce film de W.-B. Pabst que Montréal n'a pas vu, naturellement.

Dans son "Hommage à Lord Chamberlain", M. Gury a raté une belle occasion de se montrer spirituel; il n'a réussi qu'à présenter une figure de cire du Musée Eden, plus ou moins animée.

Parmi les meilleurs sketches, mentionnons: "Les frères siamois", le "Congrès des spectacles", "L'assurance funéraire" et "Les deux pochards" — transposition à la scène d'une blague qui a couru les journaux. Enfin, "La radiophonie", intermède bouffé qui vaut par la drôlerie de Juliette Béiveau, est une satire des mélodistes radiophoniques; cela étonne de l'auteur de "La mère crucifiée".

A noter le joli programme, édité par notre ami Paul Maugé. Sur papier de luxe et abondamment illustré, il constitue un agréable souvenir pour ceux qui les collectionnent chaque saison.

E.-Ch. HAMEL

MISS ROSE MARIE
"THE DARLING OF N.B.C."
FRANK SMALL'S "INTERNATIONAL BREVETS"
"A QUICK TRIP AROUND THE WORLD"
"THE SCREAM LINE COMES OF THE AIR"
SULLY AND THOMAS
"THE GREAT TRUPE"
PICCHIANI TROUPE
"THE GREAT TRUPE"
AL MARDO AND KAY
"WATCH THE DOG"
EDNA MURPHY
"JAZZ TOE ARTIST"
JERRY SHEA AND HIS SWING-O-LEERS
By the artist
SKY GIANT
Released DEX
A l'affiche

The RITZ
BROTHERS
Dance Recital
STRAIGHT
PLACE and
SHOW
RICHARD ARIEN
ETHEL BERGMAN
PHYLLIS BROOKS
A l'affiche

PRINCESS
JACK HOLZ
A l'affiche

SONJA
HENIE
Richard GREENE
MY LUCKY STAR
A l'affiche

Deanna
DURBIN
That CERTAIN AGE
MELVYN DOUGLAS
Jackie Cooper - Irene Rich
Nancy Carroll - John Halliday
A l'affiche

Deanna
DURBIN
That CERTAIN AGE
MELVYN DOUGLAS
Jackie Cooper - Irene Rich
Nancy Carroll - John Halliday
A l'affiche

Deanna
DURBIN
That CERTAIN AGE
MELVYN DOUGLAS
Jackie Cooper - Irene Rich
Nancy Carroll - John Halliday
A l'affiche

Deanna
DURBIN
That CERTAIN AGE
MELVYN DOUGLAS
Jackie Cooper - Irene Rich
Nancy Carroll - John Halliday
A l'affiche

Deanna
DURBIN
That CERTAIN AGE
MELVYN DOUGLAS
Jackie Cooper - Irene Rich
Nancy Carroll - John Halliday
A l'affiche

Deanna
DURBIN
That CERTAIN AGE
MELVYN DOUGLAS
Jackie Cooper - Irene Rich
Nancy Carroll - John Halliday
A l'affiche

CURIEUX DIPTYQUE

Le "sacre" et le pittoresque

Puis-je ouvrir, de même que l'indique mon titre, une causerie sur l'impression canayenne, sans omettre au moins de sacrer, tout bonnement, et plus d'une fois ? Je crains d'être à la hauteur de cette charge. Pourriez-vous m'entendre si je parlais sacré ?

Le scandale, au cas d'un échappement, qu'on s'en rapporte au directeur du JOUR et aux pilotes fluviaux du parcours Montréal-Québec. (Pour m'en tenir à la dualité du Curieux Diptyque, il me fallait deux accusés !). Jean-Charles Harvey assurait, la semaine dernière : — Ce que nous avons fourni de plus original à l'expression humaine, c'est une poignée de bons "sacres", de ces mots qui faisaient dire aux Français, durant la Grande Guerre : "Ces gens-là sont donc tous des ecclésiastiques !" Le langage est aussi attribuable aux marins, parce que je naviguais, plus d'un jour, dans leur compagnie.

Le bon "sacre", expression du Québec, et de l'Arabie, se range habituellement du côté du blasphème, dit Jean-Baptiste y ajoute, au nom d'une Divinité, un souhait de malheur à quelqu'un. C'est encore un blasphème, ou sacrilège, si le même Canayen y met, évoquant une dignité, terrestre celle-là, des implications envers quelqu'un ; des exécrations, des malédictions ; le tout mêlé à une impatience ou à un sentiment d'horreur ! Mais, aussi, le "sacre" peut se confiner à une seule métaphore et, si elle est "bonne", devenir littéraire : une trouvaille excellente pour l'amélioration d'une langue qui dégoûte ! Ici, nous oublierions, sans l'excuser tout de même, le caractère distinctif de l'élément blasphématoire. L'image prévaut ! Le "sacre" à toute chance d'être véniel, puisque le mauvais terme ne servirait ici que de ponctuation, de rythme, de césure et que le goddam remplirait les silences des muettes !

Si tous les corps de métiers, et nos professionnels, prenaient soin du côté pittoresque de leurs expressions d'impatience ou de joie, il y aurait lieu de croire que cela demeurerait la partie la plus vivante et la plus variable de la langue. Plutôt que de chasser en rappelant votre soufflet, pourquoi, messieurs, ne crachez-vous pas, ou ne ravaliez-vous pas, maudit ! de maudit ! Vos expressions sont riches et nouvelles.

Elles paraîtraient si belles, loin des processions interminables d'ornements sacerdotaux ! Ce n'est pas l'argot parisien qui fit la valeur des livres de Rictus, de Carcot et de Charles-Louis Philippe, mais la seule trouvaille des images neuves surgies du peuple, de sentiment exprimé par l'aide de rapprochements littéraires imprévisibles. L'argot du peuple ? Les bons auteurs ne s'en servent que de paravent ! On ne faisait ici que ponctuer. Trop d'argot, et le lecteur français lui-même eût fini par ne rien comprendre, maudit ! de maudit ! Le prestige de Maria Chapdelaine ne vaut point à cause de l'intrigue (elle était banale), de l'atmosphère (elle était servie, en descrip-

tion, par une langue déjà vieille d'école), du prestige d'Hémond (quiconque eût réussi avec la Première édition des Cahiers Verts). Hémond vivra par ses dialogues, les mots et les métaphores de ses gens, non pas des bois, des labours et des rivières ! Hémond savait faire SACRER son monde, sans avoir recours aux maudits ! les leurs, et c'est là, maudit qu'il a eu raison !

Le corps de métier qui, à mon sens, conserve le plus de pittoresque canayen, se trouve isolé dans les timoneries internationales des vaisseaux, sur le Saint-Laurent. Vous savez que nos pilotes, de Montréal à la Pointe-aux-Pères, disposent d'une union où seuls les Canadiens français peuvent s'inscrire et cela malgré les critiques des armateurs. Les pilotes parlent français et leur pittoresque d'expressions, qu'il s'agisse de "sacres" joyeux ou d'impatience, vient de l'union ou de la famille.

Si le pilote rencontre un vaisseau des Grands-Lacs et que ce vaisseau rencontre mal, puisque son fond est plat, et que sa cheminée est arrière, comme une poignée, le vaisseau des lacs est qualifié de Maudite varlope ! Un Dominion Coal, celui-là porte un grand V majuscule dessiné en bleu sur sa cheminée noire, on le traite de : Sacrée vieille-fille des Dames du Sacré-Coeur ! Vous comprenez ? C'est que le grand V évoque un ruban qui porte une médaille sur une poitrine ! D'une barge plate, on dira : un sabot ! un tirailleur pour l'ajustement des canaux !

Les îles et les points portent les noms des vieilles familles qui les habitent, souvent les noms de baptême, ou le surnom des grandes-filles ! D'autres îles rappellent, par exemple, l'île-aux-Fesses ! La Descente des Dames ! La Roche tachée ! la Brique oubliée ! etc.

Les signaux aussi jouent un rôle. Le sifflet d'un long coup vient d'un c... constipé ; trois longs coups, d'un c... flaque ! Dans le brouillard, un piteux ! paresseux ! D'un phare éteint, on dira : Il se passe quelque chose à la maison ! D'un phare bien allumé et visible : Ici tout le monde est marié ! Une bouée qui se balance est : Indécence ! La bouée immobile et bien allumée : Morte en action !

Dois-je dire que le pilote, aussi bien qu'un autre, ponctue souvent à l'aide de termes ecclésiastiques ? Sur le fleuve, souvent de même naissent des Divinités ! Du "Sacre" au pittoresque, il n'y a qu'un mot et c'est ce mot qu'il est bon de conserver ! Si Harvey n'a point raison, je me remets à SACRER !

Jean-Aubert LORANGER

Abonnez-vous aujourd'hui : faites la propagande d'un journal propre à une époque où la malpropreté se porte comme un gant.



Si la caricature comporte un certain sens critique...

... pourquoi ne donnerait-on pas à la critique une tournure caricaturale ?

On constate que, pour s'amuser, le caricaturiste, en soulignant tel trait cocasse manie déjà l'arme du ridicule...

... c'est-à-dire, la seule qui puisse vraiment avoir raison de la faiblesse.

C'est précisément ce que Fridolin, trop rarement hélas, tente de démontrer...

Sous les apparences d'une candeur inouïe, le petit gars de Montréal vous fait de ces réflexions acérées que ne peuvent oublier ceux à qui elles sont destinées...

Ainsi, la semaine dernière, visant quelques prétendants de la scène et du micro, ce bon Fridolin répondit à un de ses élèves qui lui demandait comment il faut faire pour devenir grand comédien...

"C'est bien facile, lui répondit-il, il faut avoir du 'front', grassement beaucoup et parler fort", ajoutant qu'il n'est aucunement nécessaire de travailler puisque tout le monde aujourd'hui n'a qu'à se déclarer artiste pour l'être dans l'imagination des foules...

Cette vérité énoncée sur un ton de rigolade a dû créer de la consternation dans les milieux de cabotins. On a beau dire que dans les circonstances, le pire des cabotins s'imaginerait toujours qu'on parle de "vautre", il en prend malgré tout quelque chose...

Je pense toutefois qu'il n'est pas prudent de trop suivre l'exemple de Fridolin... parce que, règle générale, le cabotin est un fat, et un fat vicieux dans la vengeance... or cette race chez nous est très nombreuse, que dis-je ! elle pullule, elle grouille... et il faudrait être bien moupe pour ne pas voir le triomphe de toutes ces médiocrités ambitieuses, non seulement à la radio, mais dans toutes les sphères de nos activités...

Et le plus triste de cette histoire, on le constate chaque jour, c'est que, par une anomalie bizarre qu'on ne parvient pas à comprendre, les nullités qui sont parvenues, qui sont arrivées pour employer le terme propre, deviennent sujet tabou... consacrées à jamais par l'opinion populaire...

Bien imprudent est celui qui osera percer d'une plume satirique ces réputations gonflées de prétention et de publicité mensongère...

... les représailles alors, sont implacables, farouches... une à une les portes menant aux situations convenables se ferment avec une régularité qui tient du prodige... tel est le châtiment réservé à ces jeunes "effrontés" qui osent craner devant le piédestal du crétinisme glorieux...

A l'exemple de Renan, ces jeunes se disent non sans amertume "que l'idéal et la réalité n'ont rien à faire ensemble ; que le monde, jusqu'à nouvel ordre, est voué sans appel à la platitude, à la médiocrité, que la cause qui plait aux idées bien nées est sûre d'être vaincue ; que ce qui est vrai en littérature, en poésie, aux yeux des gens raffinés, est toujours faux dans le monde grossier des faits accomplis".

Qu'ajouter à cela, si ce n'est que d'inviter nos classes "dirigeantes" à méditer cette citation de Renan, Renan que Valdombre, pour sa plus grande honte, a qualifié d'auteur désuet, vendu et pourri.

D'Autriche, nouvelle province de la plus grande Allemagne, nous est venu la nouvelle que le cardinal Innitzer a été blessé par de jeunes nazis et que son chapelain Johan Krauwank, après avoir été traîné jusqu'à une fenêtre, fut flanqué dans le vide...

Dans la petite feuille rose-tendre et fasciste par surcroît, l'ILLUSTRATION, puisqu'il faut l'appeler par son nom, (on ne pourra pas dire que nos renseignements nous viennent de Moscou) on y lisait des choses comme celles-ci : "Les catholiques de Vienne vivent dans la crainte." "Les jeunes nazis entonnent des chants guerriers (à paz Germania !) et régalent en chœur : où doit-on placer le cardinal Innitzer ? A Dachau !" (camp de concentration).

Où encore : "La police secrète et des détectives gardent ce soir le palais archiepiscopal et protègent la vie du cardinal !"

Nous ne sommes pas des "rongeurs de balustrades", mais nous déplorons profondément que de jeunes patriotes enragés blessent des cardinaux et foutent des chanoines par les fenêtres...

... même si pour cela l'hon. juge Fabre-Survery nous soupçonne de faire le jeu des communistes ou d'emarger des fonds secrets du Komintern... mais s'il savait le pource, comme on s'en contrefout...

En tout cas, ce qui est certain, c'est qu'Adrien Arcand, rédacteur en chef officieux et caché de l'ILLUSTRATION va encore une fois être obligé de baffouiller pour atténuer cette "maudite" nouvelle qu'un étourdi a dû publier à son insu...

... à moins que Goering, le lointain instructeur de notre Führer de foire, ne lui apprenne par voie de câblogramme, comment rejeter le blâme sur les communistes...

Et ce cher Mario, dans sa page de politique étrangère, comment va-t-il s'y prendre ?

... les journaux italiens qu'il martyrise si dextrement avec les ciseaux et le pot de colle sauront-ils le tirer encore une fois d'embarras ?

Toutes ces questions sont de la plus haute importance... et tellement amusantes avec ça...

Notre camarade Arthur Prévost commence aujourd'hui même la publication de son hebdomadaire, "Le Quartier Ahuati", feuille destinée aux intérêts du quartier où il habite. Bonne chance à l'ami Prévost.

UN BON GARÇON

Il lit tous les Bulletins de Température ; rideaux baissés et portes closes, il se saoule la gueule comme un cochon... mais c'est un bon garçon.

Il fait la charité avec ostentation ; il rogne impitoyablement le salaire de ses employés... mais c'est un bon garçon.

Il lapiderait la fille de joie ; il cajole sa secrétaire en douce... mais c'est un bon garçon.

Cinquante-deux jours par année il va à la messe ; trois cent treize jours par année il cherche des schémas... mais c'est un bon garçon.

Dans son gousset gauche : un chapelet ; dans son gousset droit : une boîte métallique... mais c'est un bon garçon.

Il évite certains mots ; il risquera tous les maux... mais c'est un bon garçon.

Il fréquente les Heures Saintes... et les heures moins saintes... mais c'est un bon garçon.

Il est patriote en parade ; il vendrait son pays comme l'autre pour trente deniers... mais c'est un bon garçon.

Il a le respect des lois ; par raison démonstrative il ruinera légalement son prochain... mais c'est un bon garçon.

Les Concerts Symphoniques de Montréal

M. Jean Danseur, soliste au concert du 28 octobre

La direction des Concerts Symphoniques de Montréal est heureuse d'offrir à ses auditeurs, au premier concert de la saison sous la direction de Monsieur Wilfred Pelletier, Monsieur Jean Danseur, pianiste virtuose, comme soliste.

Monsieur Danseur, élève d'Edouard Riel, Prix d'Europe en 1914, plus connu à Montréal, comme Hector-Jean Danseur, a pour des raisons d'euphonie et pour faire plus français laisser tomber un de ses prénoms.

Depuis les tournées qu'il a faites comme accompagnateur de Mary Garden, de Rodolphe Plamondon et de Jean de Resk, Monsieur Danseur a été fort occupé à se tailler une superbe réputation en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. Les critiques des journaux européens ne tarissent pas d'éloges sur le compte de notre compatriote. Entre autres le "Anzeiger" de Dresde écrivait de lui qu'il était "un maître du piano". La personnalité musicale du pianiste canadien, ajoutait-il, est extraordinaire et sa manière d'interpréter des œuvres si opposées les unes aux autres est une démonstration convaincante de la puissance artistique et de la richesse de la conception de cet artiste extrêmement doué.

Les abonnements pour la saison 1938-1939 s'élèvent avec une grande rapidité. La direction demande à sa clientèle de vouloir bien faire ses réservations au plus tôt au bureau des concerts, chambre 219, hôtel Windsor, téléphone LA. 6037.

Matinée d'Initiation à la Musique Symphonique

Samedi 15 octobre, sous la direction de Monsieur Wilfred Pelletier.

Programme :

1.—L'Italienne en Algérie, Gioacchino Rossini.

2.—Haydn. Sa vie. Son oeuvre.

3.—La Symphonie enfantine, François Joseph Haydn ; a) Allegro ; b) Menuetto ; c) Finale.

Intermission.

4.—Preciosa. Ouverture. Charles Marie de Weber.

5.—Initiation aux instruments de l'orchestre.

6.—Questions.

7.—Symphonie en la, Camille Saint-Saëns.

Le plus grand Montréal

Il y a quelque temps, M. Candide Rochefort, député de Ste-Marie, donnait, à la radio, une causerie sur la fédération des diverses municipalités de l'île de Montréal. Il insistait sur les avantages économiques et sociaux d'une telle fusion administrative. Nous croyons intéressant de reproduire ici, sans les modifier, quelques parties du texte de la causerie en question :

A mon avis, le point principal dont dépend réellement le redressement économique de Montréal, est la disparition de la véritable hérésie — hérésie administrative et hérésie économique, que représente l'existence autour de la Métropole de trente-cinq autres municipalités qui devraient n'en être en toute logique que des quartiers, qui devraient en faire partie, qui, à tout le moins devraient sous une forme quelconque, participer à l'administration commune d'un plus grand Montréal, prendre leur part de ces charges comme de ses bénéfices s'il y en a.

Les taxes ne s'en trouveraient pas augmentées, mais bien au contraire, les citoyens constateraient rapidement un allègement de leurs charges, en même temps que les municipalités voisines, c'est-à-dire les nouveaux quartiers tireraient de cet état de choses des bénéfices dont elles ne jouissent pas actuellement. De nouvelles possibilités existeraient qui faciliteraient la mise en exécution de tous les projets d'ensemble touchant à l'urbanisme, à l'hospitalisation, à l'hygiène sociale, à la sécurité, à un meilleur trafic, à l'éducation, à l'utilisation des loisirs des travailleurs, etc. Nous serions alors capables également de créer et de développer chez nous un système nouveau de propagande, de véritable publicité qui devrait être capable d'attirer, dans les limites du plus grand Montréal, de nombreuses industries à qui l'on offrirait, non plus seulement certains avantages fragmentaires, mais dans une vaste étendue, une situation exceptionnelle à des conditions toutes nouvelles.

Enfin, la décongestion de la circulation, avec l'amélioration certaine des taux de l'électricité dans l'étendue du plus grand Montréal, des taux de gaz également, des tarifs de tramways, on pourrait aussi envisager la création possible d'un chemin de fer souterrain, d'un véritable "Métro" comme à Londres, à Paris, à Berlin, à New-York, c'est-à-dire comme dans toutes les grandes cités du monde.

Notre projet amènerait une amélioration rapide dans la vie agricole des environs de Montréal, de Montréal si je puis dire, car nombreux seraient à ce moment, les cultivateurs sur le sol de notre Métropole. Il y aurait lieu de prévoir la construction d'un gigantesque marché semblable aux halles centrales de Paris, d'où partirait vers des marchés de quartiers et chez tous les marchands détaillants, une production agricole augmentée, améliorée et sélectionnée avec une bienfaisante méthode. D'où naîtrait une situation bien meilleure pour la classe si intéressante et si nécessaire des marchands détaillants indépendants, du moyen et petit commerce de détail, d'où naîtrait bien sûrement la solution de graves problèmes que doit rencontrer, affronter notre population et sympathique "épicière du coin".

Mais pour que le projet, dont l'exposé en ce moment la structure, puisse se réaliser il faut deux choses : la coopération des municipalités voisines du Montréal actuel, de la population des campagnes avoisinantes, d'une part et d'autre part, l'aide franche et complète du gouvernement provincial.

Voyons la première condition. Il existe malheureusement dans les campagnes, même les plus voisines de Montréal, un sentiment qui n'est pas toujours de très grande amitié pour la grande ville. Je dois avouer que certains politiciens ont peut-être développé cette tendance au cours de campagnes électorales et nous avons constaté à une fois de plus que la semence de mauvaises herbes germe toujours très vite.

La grande ville n'est pas coupable de tous les méfaits dont on l'accuse et la majorité de ses habitants sont frères de travail et de misère, des cultivateurs. Il ne faut pas oublier que Montréal a une population ouvrière de plus de 600,000 âmes, 600,000 personnes qui peinent, qui luttent, et qui sont dignes non seulement de la confiance mais encore de l'amitié la plus vive de cette autre classe de travailleurs que représente la classe agricole.

A l'heure actuelle, le district agricole autour de Montréal souffre d'une déficience de gain, du fait que le marché qui lui devrait appartenir est en grande partie alimenté par les provinces voisines quand ce n'est pas par la Colombie Britannique ou l'île du Prince Edouard. Qui dira jamais les quantités de lait, de fruits, de légumes, de conserves, de viandes congelées, de poissons sous toute ses formes, qui viennent, hélas, d'en dehors de Québec. État de choses qui supprime, avec un peu seulement d'organisation, la création du plus grand Montréal qui serait pour la classe agricole toute entière dans un rayon de plus de cent milles autour de notre grande cité le début d'une ère de véritable prospérité.

Mais cette modification à cet état de choses actuel ne peut pas, je le répète, se faire sans l'aide du gouvernement provincial. Il lui faut comprendre l'intérêt, non pas de cette centralisation car ce n'est pas une, mais de cette coordination des efforts, de cette fédération d'intérêts communs, en un mot, de ce besoin absolu que ressentent tous les citoyens qui habitent non pas seulement Montréal mais toute l'île de Montréal et ses alentours d'un grand Montréal, définitivement redressé et organisé. Il serait indispensable que le Ministère Provincial inscrive parmi les affaires les plus urgentes l'étude de ce projet, parmi celles qui devraient prendre force de loi dès la session prochaine. Et le gouvernement provincial pourrait en même temps prendre aussi quelques autres résolutions qui seraient de nature à répondre à l'équité la plus élémentaire. Il pourrait, par exemple, se rappeler que le grand Montréal que nous prévoyons représenterait plus de la moitié de la population de la province de Québec et qu'il serait seulement que l'entité nouvelle soit consultée par lui chaque fois que le Parlement provincial serait saisi de législations concernant le travail, la réglementation, les lois ouvrières, les lois de circulation, l'établissement de taxes et de nouveaux impôts, l'allègement, si souhaitable, de certaines charges pour l'industrie, la réglementation des taux d'utilités publiques, les lois industrielles, les lois commerciales, celles des chemins de fer, du camionnage, et même les lois purement morales tel que la loi du Cadavre.

Bien entendu dans tout ce que nous venons de dire, dans notre projet lui-même, il n'y a pas, je tiens à l'affirmer tout de suite, la moindre idée de la création d'une nouvelle province, encore moins d'un état Laurentien sur les bords du St-Laurent. Nous laissons cela à des rêveurs, peut-être sympathiques, mais honnêtes et tout à fait charmants, mais manquant, à tout le moins, de sens pratique, de réalisme. Non, ce n'est pas un Etat dans l'Etat que nous voulons. C'est simplement la réalisation moderne d'une véritable cité digne du temps présent, réalisation qui permettrait d'appliquer à cette ville immense et raisonnée toutes les lois scientifiques de l'urbanisme, de l'hygiène, de la santé publique et du bien-être social. C'est aussi un achèvement que nous souhaitons vers l'unité nationale, un exemple qui pourrait servir à nos gouvernements pour créer aussi, si possible, en tenant compte des besoins historiques, des traditions les plus respectables, un plus grand Canada, uni, sans inutiles et stériles barrières.

Enfin, je ne vois pas du tout en quoi la réalisation d'un tel projet, qui apporterait évidemment infiniment plus de mieux-être à la classe ouvrière, qui permettrait de multiplier les terrains de jeux, de sport, qui supprimerait automatiquement la plaie du taudis qui apporterait dans la grande ville plus d'air, plus de lumière, d'hygiène, physique et morale, je ne vois pas, dis-je, en quoi, la réalisation de ce projet pourrait heurter, si peu que ce soit, les intérêts du capital et des capitalistes.

Je ne vois pas du tout à contrecarrer leurs intérêts, ni leurs desirs. Bien au contraire, le capital trouvera dans la mise à exécution de mon projet l'occasion merveilleuse de s'employer, comme le plus grand Montréal aura également besoin des capitalistes qui lui apporteront, contre les meilleures garanties, une aide indispensable. Mais je serai heureux d'entendre, cependant, si elles existent, les objections que l'on voudrait bien me faire, les observations que l'on voudrait bien m'adresser.

S.S. CHAMPLAIN

Allez en Europe par Le Havre. Prix adaptés aux conditions actuelles. Service impeccable. Cuisine française. Confort sans égal.

Départ 22 Ligne Française OCT.

Autres départs : ILE-DE-FRANCE, 28 OCT. PARIS, 12 NOV. NORMANDIE, 12 NOV.

DEMANDEZ LE PROGRAMME DES CROISIÈRES D'HIVER

Informations gratuites auprès des agences de tourisme au CIE-LE TRANSATLANTIQUE 1196 Phillips Place - Montréal MA 2391

"Soumettez la Royal à l'Épreuve sur Pupitre"

"Le fait d'avoir briqué, quatre ans de suite, tous les records antérieurs de vente prouve que la popularité de la Royal sur toutes les autres machines à écrire. Demandez par téléphone une Épreuve Gratuite de 10 jours sur Pupitre, à votre bureau même, et faite par votre propre dactylographe!"

ROYAL TYPEWRITER COMPANY, LIMITED

Fabrique et Salles de Ventes:
731-735, RUE BOURGET, MONTRÉAL
TELEPHONE: WI. 7153

LOCATION - RÉPARATIONS - ACCESSOIRES

Une source de pure satisfaction

Si excitante que soit la chasse... si abondant et varié que soit le gibier... vous constaterez bien vite que toutes les bonnes pistes conduisent à la Black Horse — la bière la plus délicieuse au Canada! Fabriquée par la célèbre BRASSERIE D'AWES, ce moelleux breuvage, depuis cinq générations, a fait les délices de ceux qui préfèrent ce qu'il y a de mieux. Il n'y a donc pas à s'y tromper : pour trouver une source de pure satisfaction, guidez-vous sur la Bière Black Horse et, n'oubliez pas que la Black Horse favorise aussi la digestion.

La meilleure bière au Canada

Black Horse

Une favorite depuis cinq générations

Tribune libre

Quand va-t-on résoudre le problème de nos taudis?

Il est ridicule de voir qu'une question si importante — spécialement à la veille de la préparation de la grande fête qui aura lieu en 1942, à l'occasion du Troisième Centenaire de la fondation de Ville-Marie — aujourd'hui Montréal — ne paraît pas faire songer nos administrateurs municipaux.

La main-d'œuvre manque-t-elle pour jeter les taudis de la métropole, à terre? N'y a-t-il pas des chômeurs par milliers qui attendent avec anxiété le jour où on les embauchera et où ils seront mis au travail, en un mot? Ce sera alors une situation normale pour eux. Seraient-ils heureux de voir ce fait? Leur joie serait très grande, c'est évident.

Que notre cité — i.e. ses administrateurs — engage les chômeurs à un salaire raisonnable. Les plus bas salaires doivent être 50 sous de l'heure. Les plus longues journées devront être de huit heures de travail. Ford donne des salaires minimum de \$1.00 l'heure. Et ses employés roulent l'auto. Quel mal y a-t-il à cela?

Les gens qui sont contre les salaires de moins de cinquante sous l'heure, comprennent-ils que si les ouvriers gagnent une pitance, ils sont malheureux et des victimes du communisme. Les agents de Moscou ont facilement beau jeu à enrôler ces mécontents. Mais qui en est responsable, sinon nos administrateurs? Puis ce salaire-pitance ne peut pas faire prospérer le commerce.

Les chômeurs peuvent être employés à la préparation des matériaux de construction: comme la pierre dans les carrières. Notre cité n'a-t-elle pas des terrains qu'elle pourrait convertir en carrières? En un mot nos chômeurs feraient des matériaux de construction avec de la matière première. Mais vous direz que Montréal va prendre la place des particuliers? Pourquoi pas? Puisque les particuliers ne trouvent pas les moyens de faire disparaître nos taudis? Les chômeurs seraient donc divisés en deux camps, les démolisseurs et les autres dans la préparation des matériaux. Ensuite, quand les taudis seraient disparus, les chômeurs construiraient de belles résidences. Les propriétaires de ces taudis verraient de belles et modernes résidences remplacer leurs maisons délabrées. Eux aussi y trouveraient de grands bénéfices. Où trouveraient-ils l'argent? Le gouvernement fédéral prête à ceux qui construisent actuellement. Pourquoi ne le ferait-il pas aux propriétaires de taudis? Serait-ce un acte de mauvaise administration que de contribuer à l'embellissement de la métropole du Canada?

N'est-il pas temps que Montréal se réveille, si elle ne veut pas que Toronto lui enlève le titre de métropole? Pensez-vous par exemple que Toronto endurerait aussi longtemps que Montréal le trou béant que nous avons, à l'angle des rues Dorchester et Mansfield? Ah! nous sommes des mous, nous les Canadiens français de Montréal. Notre intérêt va-t-il enfin nous faire changer de tactique. La crise dure parce que nous ne donnons pas de travail à ceux qui en ont besoin et que nous ne faisons pas les travaux les plus nécessaires. Qui en portait la responsabilité, les gouvernants, n'est-ce pas? Cessons nos prises de bec et à l'oeuvre.

J.-T. CHENARD

Montréal, 11 octobre 1938.

Cigares
**WHITE
OWL**

Les hommes avisés savent
que les White Owls
ont meilleur goût.

"INVINCIBLE"
et
"STREAMLINE" **5¢**



ROMAN BORGNE

On a souvent dit que pour nous créer une littérature bien à nous il nous faudrait écrire en sauvage. Ecrire en français, ce serait grossir la littérature française. Ecrire en Anglais, ce serait faire de la littérature anglaise. Une seule échappée: écrire en sauvage. Ce serait original, ça ferait chic. Personne n'a écrit en sauvage jusqu'à nos jours. Le sauvage est la langue qui se parlait au pays, au Canada. Normalement, elle devrait être appelée la langue canadienne cette langue qui se parlait ici avant que les Européens y eussent pénétré.

On a souri de cette boutade, puis on l'a prise au sérieux. Des écrivains se sont armés pour combattre cette assertion de l'impossibilité pour nous d'avoir une littérature franchement canadienne. Pour eux, la littérature canadienne naitrait le jour où l'on s'attacherait à décrire ce qui est essentiellement canadien.

Il s'agissait tout simplement de regarder autour de soi, d'écouter parler les gens, d'épier leurs habitudes. Mais, grave erreur, les écrivains s'imaginaient qu'il n'y avait qu'un type de canadien: le paysan ou colon. Ils oublièrent l'homme des villes; ils oublièrent surtout les âmes.

Ce fut l'éclosion d'une littérature de terre neuve. On vit dans chaque roman un colon ou un habitant traîner ses bottes de boeuf en poussant d'une gaule ses vaches: "Ourche, aillez, ourche!" Sur chaque clôture de parcs, Baptiste s'appuyait pour jaser un brin avec le voisin, tout en fumant une bonne pipe de tabac canayen. Louis — en réalité, il s'appelle Baptiste lui aussi, mais il faut bien distinguer par quelque chose les personnages — contait fleurette à Marie-Louise derrière le mûlon de foin, un brin de mil entre les dents. Baptiste les voyait du coin de l'oeil et murmurait au voisin: "Belles jeunesse, hein! Dans quelques années, ils en auront une trallée eux aussi."

Ici, l'auteur s'exaltait devant le patriotisme de Baptiste, devant son courage, sa foi profonde.

Quand Louis embrassait Marie-Louise, oh! bien chaste, sur la joue et avec la rapidité de quelqu'un qui aurait mis les lèvres sur un fer chaud, tout se trouvait conclu. Le mariage avait lieu le mois suivant.

Jusque là, la mère surveillait les enfants très étroitement — eux, si chastes dans leurs amours — et regardait son homme, les yeux pleins d'eau en lui balbutiant: "Dans notre jeune temps, on n'était pas si osé."

C'était là toute la trame de ces romans. Le reste du livre contenait des descriptions rustiques. Il y avait le chapitre des semailles, celui des foins, celui des récoltes. Mais, le plus beau de tous, était celui de l'épluchette. Pensez-y donc! Le garçon qui avait l'épi rouge, pouvait sauter sur sa blonde et l'embrasser. Ce baiser ne l'obligeait pas à marier la pudique fille, mais il arrivait souvent qu'à ce premier contact avec une chair de femme, la grande envie prenait le garçon et il fallait alors faire venir le curé pour qu'il les bénisse tous deux et leur fasse un sermon sur la chasteté et la prudence. Le soir, on lessivait du blé d'Inde pour en faire de la sagamité.

Nous avions un roman canadien. Il n'était donc pas nécessaire d'écrire en sauvage pour arriver à ce but. Plusieurs professeurs s'attendrissent dans leur cours de littérature canadienne en arrivant au chapitre du roman.

Je me souviens d'un professeur de belles-lettres qui était arrivé en classe un matin avec quatre ou cinq volumes. Il nous dit avec un sérieux pitoyable: "Nous avons une littérature. Qu'on ne vienne pas nous dire que nous n'avons pas de littérature. Ecoutez bien! je vais vous lire la description d'une scène canadienne." Il commença en larmoyant une page de littérature du "terroir". Lorsqu'il lut: "Pauvre Grise..." il ne put retenir plus longtemps ses larmes. "N'est-ce pas que c'est beau?" Par contagion ou par surprise, nous avions tous l'air pitieux. Il nous jugea sympathiques à sa cause et s'empara délibérément d'un roman. Il nous dit: C'est du Harry Bernard, notre plus grand romancier (!), celui qui écrit le plus périodiquement. (C'est ça le génie?).

Il nous lut l'ouvrage en entier durant les jours qui suivirent. Arrivé à une scène de baiser, il s'alarma: "Je ne sais pas si je dois vous lire ça? Ça parle de baiser." Ce fut un cri: "Lisez, on n'est pas des enfants." Vous savez, continua-t-il, que dans un roman, un écrivain est obligé de parler de baiser. D'ailleurs, M. Bernard le fait très discrètement. En somme, il parle d'un baiser chaste, entre fiancés." Ce long préambule avait aiguisé notre curiosité. On long préambule avait aiguisé notre curiosité. On long préambule avait aiguisé notre curiosité. On long préambule avait aiguisé notre curiosité.

On nous servit un petit baiser, à la Bernard, un baiser de bout de doigts sans galanterie. Le baiser osa voler vers la joue, mais il fut abrégé d'un gifle par la jeune fille. Notre professeur de français, bon théologien, attira notre attention sur l'honnêteté de la jeune fille, sur son courage. En nous-mêmes, nous disions: "Elle est bête, à moins que ce soit l'auteur qui se paye de notre tête."

J'avais retenu de tout ceci que, pour avoir le plus de notes possible en composition française avec ce professeur, il me fallait écrire en langage du terroir. Je me lançai dans ce genre si aimé de notre professeur et gagnai toutes ses faveurs.

L'année suivante, j'avais un nouveau professeur. Je lui servis deux pages de littérature canayenne dans le but de l'épater. Il me remit ma copie en me disant que c'était ridicule, que ça ne valait rien. Le fait est qu'il existait une rivalité entre les deux professeurs, et il suffisait que l'un aimât quelque chose pour que l'autre le détestât. Pourtant, je me pliai et me mis à écrire en français tout simplement.

Avec notre nouveau professeur, nous parcourûmes encore une fois l'histoire de la littérature canadienne. Il critiqua tous les auteurs, nous fit noter avec l'autorité de quelqu'un qui aurait le pouvoir d'excommunier, que M. J.-C. Harvey écrivait dans un style sensuel (?). J'avais tellement lu de livres canadiens insipides, que je m'attachai à retenir le nom de cet auteur qui, d'après notre professeur, n'écrivait pas de la même façon que les autres. J'aurais aimé lire "Marcel Faure" ou "L'Homme qui va", mais, inutile de vous

dire que dans la bibliothèque du très catholique collège où je me trouvais, on ne rencontra pas de roman au style sensuel.

Plus tard, j'eus la hantise de savoir comment procédait M. Harvey dans la composition de ses romans. Je réussis à me procurer "Les Demi-Civilisés". Je vis alors que même pour un Canadien, il y avait autre chose à regarder que des mûlons de foin, autre chose à analyser que l'âme de la Grise. Je fus pris par le style de M. Harvey et je fus charmé par sa fine psychologie.

Je reconnus que nous pouvions avoir, sinon une littérature tout à fait propre à notre peuple, du moins des écrivains franchement canadiens, qui ne soient pas des écrivains borgnes. Trop longtemps notre roman est resté perché dans un genre qui s'épuise facilement. Trop longtemps on l'a enfoncé dans les cadres de la pure description de moeurs antiques. On a donné trop d'importance à un parler vieillot, souvent incorrect. On s'est fait une maladie de la morale. On écrit dans le but de voir ses oeuvres distribuées aux enfants à la fin de l'année scolaire. Le vrai roman, on n'a pas voulu le connaître, et, quand il a paru, on a voulu l'étouffer. L'étouffer, pour faire croire qu'en notre pays il n'existe que des écrivains innocents et pleins de candeur. On ira dire ensuite que pour l'écrivain canadien, il n'existe pas de public.

Comme je vantais à un ami le roman de M. Harvey, "Les Demi-Civilisés", il me dit, les yeux agrandis par l'effroi: "Mais, c'est un livre condamné!" — "Est-tu fou, lui répliquai-je, c'est nous qui sommes condamnés à l'insignifiance littéraire et à l'insipidité si nous continuons de méconnaître cette vérité: que la littérature est un art et qu'elle a besoin de toutes les ressources de l'art pour vivre et progresser."

Ce que mon professeur appelait le "style sensuel" est non seulement des ressources de l'art littéraire, mais l'une de ses conditions essentielles, ça c'est là qu'est la vie.

Paul GUY

Propos décousus

Le mauvais bougre qui signe Berthelot Brunet m'appelle le sacristain, le bedeau, l'enfant de chœur de la boutique à Jean-Charles. Qu'il m'en explique le pourquoi, lors d'un prochain papier. Pour l'enrager davantage, je lui recommande le dernier né de Jacques Christophe. Une âme à Dieu. Élévation d'un jeune homme ardent et généreux. Tout comme Frassati. Moi non plus, je n'aime pas les clochers de tôle. Une littérature de tôle, pas plus. Mais la tôle, c'est encore mieux que rien, pas vrai Berthelot? Autrement dit, il y a mille manières de se défendre contre le péché. Les bonnes dames de Sainte-Anne savourent les bulletins paroissiaux, ainsi que l'ami Valdombre sirotant son Bloy. C'est leur droit. Au fait, j'y repense: Brunet louangeait jadis, un iadis qui n'est pas loin, se délectait en Bloy. Faudrait tirer ça au clair, une fois pour toutes.

Bastien (Hermas, ma chère) vient de publier tout un volume sur *Le bilinguisme au Canada*. Il fut déjà donné à Bergeret d'écrire l'éloge de ce poète. Glissons. Je laisse à Harvey le soin d'y revenir et de mettre cet éducateur sur le même pied que l'abbé Corbeil. Un seul reproche personnel: le bilinguisme de sa langue...

La maison Stock publie ce mois-ci *Portraits d'oiseaux*, par Jacques Delamain. Livre merveilleux tant au point de vue littéraire qu'à celui de l'art. Les illustrations de Reboussin donnent un double chef d'oeuvre.

Maurice LAPORTE

LES LIVRES

Une nouveauté VICE VERSA par Jeannine Lavallée

Je me souviens d'une petite Iroquoise qui me parla un jour avec beaucoup de lyrisme de mener une vie libre de toute contrainte et de tous les préjugés de la civilisation. Cette jeune barbare je la retrouve aujourd'hui quelque peu assagie dans le beau volume de VICE VERSA que je viens de lire avec un vif plaisir. Peu de civilisés pourraient comme elle nous révéler une âme sensible et aussi harmonieuse.

VICE VERSA contient des poèmes délicats que je trouve délicieux. Je cite "La Fille des Bois", je m'attendais bien à la retrouver un jour sous la plume de ma charmante Iroquoise.

VICE VERSA est riche de pensées fines. Je n'ai pas encore atteint à un âge avancé, mais j'ai souri et me suis reconnu un peu aux derniers vers du poème intitulé: "Philosophie", comprenant bien que pour moi déjà

"...l'âme amoureuse et ravie
Renonce aux peines de la vie."
René CHOPIN

DÉPÊCHEZ-VOUS

Votre collection est-elle
complète?

Si oui, pouvez-vous facilement la
conulter? Nous avons en vente des séries
complètes du JOUR.

en numéros libres \$1.50
reliées (avec sommaire) 2.50

Le nombre est limité; n'oubliez pas
que c'est plus qu'une aubaine. Hâtez-
vous de réserver la vôtre!

CHEZ WOODHOUSE PALETOTS

SOYEZ PRETS. — PROCUREZ -
VOUS un CHAUD, CONFORTABLE
PALETOT DE QUALITE

L'hiver approche rapidement et il vous faudra vous protéger contre les rigueurs de la température. Vous aurez sûrement besoin d'un des chauds et confortables paletots que nous offrons! Vous n'avez qu'à choisir parmi de splendides tissus importés et domestiques de qualité supérieure. — Vous éprouverez également la satisfaction d'avoir un paletot d'un dessin exclusif et d'une splendide confection.

Tailles 34 à 44

Rég. jusqu'à \$27.50

\$19.50

\$1.00 DE DÉPÔT

SOLDE EN

**40 VERSEMENTS HEBDOMADAIRES DE
.46 OU 10 MENSUALITES DE \$1.85**

Pas d'intérêt — Pas de supplément.

**Nouveaux
Complets
d'automne
POUR HOMMES**

**Tous à deux
pantalons**

Messieurs! Ne manquez pas d'être élégamment habillés cet automne et cet hiver. Profitez de cette vente de complets en tweed et worsted importés de belle qualité, devant droit ou devant croisé. Faites votre choix parmi un bel assortiment de nouveaux dessins et couleurs, tons de bleu, gris et brun. Pour hommes de taille ordinaire, pour hommes courts, grands et corpulents.

Val. rég. \$30.00

\$24.50

PAS DE DEPOT

La 1ère mensualité assure la livraison. 40 versements hebdomadaires de 62c ou 10 mensualités de \$2.45.

Pas d'intérêt — Pas de supplément.

Paletots pour adolescents

Paletots d'élégante confection et bien doublés. Les modèles: Raglans à ceinture tout le tour, Tubulaire à devant croisé et Bal-maccons. — Belle variété de tons foncés de brun, gris et bleu. Tailles 32 à 37 pour 14 à 19 ans.



Rég.
\$19.95

14.95

PAS DE DEPOT

La 1ère mensualité assure la livraison. 10 mensualités de \$1.50. Pas d'intérêt — Pas de supplément.

Paletots pour garçons

Rég. \$13.50

\$9.95

PAS DE DEPOT

La première mensualité assure la livraison. 10 mensualités de \$1.00.

PAS D'INTERET — PAS DE SUPPLEMENT

WOODHOUSE & CO. Limited
105 rue Ste-Catherine Ouest, Montréal

Londres Birmingham Liverpool Manchester Nottingham Hull Southampton Cardiff Edimbourg Glasgow Belfast Dublin New-York Toronto

« « « CLAUDINE À L'ÉCOLE DU JOUR » » »

LE MOT FÉMININ

L'HOMME ET LA CRITIQUE

L'homme semble né pour la critique. Tout jeune encore, alors qu'il traîne la culotte sur un bano de classe, l'homme de demain fait son apprentissage de la vie. De cet apprentissage à la critique, il n'y a qu'un pas. C'est aussi son premier contact avec un monde différent de celui où il sort. De là, naissent ses premières révoltes. Quels que soient son caractère, son intelligence et son éducation, il n'en sortira pas sans avoir, inconsciemment d'abord, au contact des autres ensuite, exercé son esprit à la critique. Ses maîtres seront sa première cible. Il critiquera leur façon d'enseigner, leur manière de voir les choses et se révoltera contre leurs principes. Il n'aura pas toujours tort évidemment, mais il ne conviendra jamais qu'il ne peut toujours avoir raison.

Ce sera comme un besoin. Un moyen plus bruyant que les autres de se mettre en évidence. A mesure que passeront les années, ces dispositions deviendront un penchant naturel, presque une seconde nature.

Pour quelques-uns, ce sera une qualité; pour d'autres un défaut. Pour plusieurs, ce ne sera qu'un travers dégénéré en habitude.

Avec les années, la période du collège passera aussi. Puis ce sera la vie dans laquelle il faudra que l'homme se lance. La vie avec toutes ses injustices, le monde avec tous ses travers, sous le manteau de l'hypocrisie. Il aura beau jeu pour critiquer.

Chaque jour, chaque heure lui fourniront, tour à tour, une occasion d'analyser, de juger, de se révolter même. C'est là seulement que commencera le vrai combat, avec la divergence d'opinions, le choc des idées.

Ceux qui auront su discipliner ce penchant à la critique et qui, doués d'un cœur généreux et compréhensif, d'un esprit assez large et d'une juste clairvoyance, en plus d'un sens exact de la mesure et d'une réelle propriété morale, ceux-là seront les vrais combattants. Les arguments qu'ils apporteront aux hommes et à leurs oeuvres seront des flambeaux qui éclaireront maints cœurs. Le bien qu'ils feront sera immense.

Tandis que ceux-là travailleront à diffuser la lumière, il s'en trouvera malheureusement une quantité d'autres, à l'esprit étroit, borné et mesquin, qui soulèveront des haines et sèmeront le désordre.

Plus encore que les premiers, ils seront enclins à la critique. Ce sont eux qui feront donc le plus de tapage. Et, s'ils sont totalement dépourvus du jugement sain qui fait la gloire des autres, ils peuvent toujours se vanter d'être doués d'une paire de mâchoires peu ordinaire.

MICHELLE

Commentaires

Pour l'Armistice

J'apprends également que mon copain Bernard Goulet, annonceur à C.H.L.P., est à monter, pour le 11 novembre, jour de l'Armistice, une adaptation française de "Journey's End", cette pièce dont la réputation n'est plus à faire.

La réputation de Goulet n'est plus à faire, non plus; A Winnipeg, avec le Cercle Molière, il s'est fait avantageusement connaître comme acteur et metteur en scène.

A Montréal, il a collaboré avec M. Duliani pour monter plusieurs pièces au M.R.T. français, entre autres, "La Vie profonde de saint François", d'Henri Ghéon.

C'est encore le Monument National qui sera le théâtre de cette représentation qui une ou quelques autres suivront sans doute. Ce spectacle est sous les auspices de l'amicale du 22e, et sous la présidence du colonel Chaballe.

Il serait on ne peut plus heureux que le nouveau brigadier-général, M. La Flèche consente à honorer de sa présence la représentation du 11 novembre.

Ah! ces cabotins!

Vous allez avoir un mot gentil à l'égard d'un artiste véritable... Il vous témoigne sa reconnaissance de la façon la plus charmante... un rien semble leur faire plaisir.

Mais pour un cabotin, vous ne serez jamais assez élogieux. Il faudrait toujours passer leur nom sous manchette de cinquante points... et encore!

Aurez-vous le malheur de les négliger une fois? Ils seraient capables de bouleverser toute la ville, de mettre le feu à votre journal et de vous abattre à coups de revolver! Ce que vous attrapez, en tout cas, comme coups de gueule!

Dire que, bien souvent, si on n'en parle pas, c'est simplement pour éviter de dire sur leur compte de dures vérités...

Il y avait les "m-as-tu vu"... A propos d'un gars de lettres fort en gueule, l'ami Micro Scome a trouvé: "m-as-tu vu"... Il y a encore, avec la radio plus que jamais, les "m-as-tu entendu". Et les femmes ne sont souvent pas les moins féroces. Sûrement pas les moins prétentieuses...

LISEZ

"LES GREVES DE SOREL"

250 pages de lecture intéressante

\$1.00, franco \$1.10

à la Librairie J. A. P. P. Limitée

554 est. rue Ste-Catherine, Montréal

Quand vous êtes à

TORONTO

Descendez à

L'HÔTEL ST. RÉGIS

392, rue SHERBOURNE

R.A. 4135

en face de l'église du Sacré-Cœur, la seule église catholique de langue française à Toronto.

Pour tous vos problèmes personnels

voyez un psychologue consultant.

L'INSTITUT PSYCHOLOGIQUE

offre un service de consultation confié à des professionnels d'une compétence reconnue par les universités.

926, University Tower
660, Ste-Catherine ouest

L'Ancester 5636
Montréal



Des têtes d'oreillers en papier! On aura tout vu! Un procédé spécial de préparation permet aux manufacturiers de nous offrir ces préservatifs contre la poussière. De plus, la plume ne peut passer au travers et l'odeur de pin dont elles s'imprègnent rend le sommeil plus réparateur.

Grand'mère la guerre...

Silencieuse elle se tenait, près du foyer, blottie dans sa bergère qui avait vieilli avec elle.

Elle songeait la vieille grand-maman aux cheveux que les jours avaient poudrés, et les souvenirs tristes, tristes comme sa vie affluant en nombre depuis qu'elle avait surpris un sujet qu'on ignorait en sa présence, LA GUERRE, on voulait recommencer la guerre...

Victime de cette monstruosité humaine elle ne peut concevoir que c'est encore un mot canadien.

La dernière l'a fait veuve d'un homme qu'elle adorait et ravi deux grands fils qui étaient à vingt et un ans demeurés ses tout petits.

Elle le voit, lui, l'aimé à son départ. Il était colonel et ma foi avait grand air malgré un demi siècle d'années à son crédit dans le livre de la vie. Son absence serait brève, bien non, la guerre ne pouvait durer... Il ne revint jamais... Un matin un banal papier timbré lui apporta froidement: "Tombé au champ d'honneur". Ce message qui était le glas de son beau roman d'amour la brisa toute, mais il y avait ses petits qui étaient simples soldats là-bas et pour eux elle vécut de l'espoir de leur retour...

Jean fut tué un soir de bataille et Pierre comptait au nombre des disparus.

Mère-grand à tête blanche pleure en sourdine le départ des petits, des hommes, qui demain seront appelés sous le drapeau de la patrie, départ qui sème des pleurs dans les yeux de toutes celles qui aiment...

Silencieuse elle se tenait, près du foyer, blottie dans sa bergère qui avait vieilli avec elle...

Simone CHAMPOUX



Pour la débutante ou l'épouse de l'automne, rien de plus seyant que cette robe de satin pêche, d'allure on ne peut plus romantique. Notez la forme de l'encolure. C'est un modèle Callot Soeurs.

Éducationnel et éducatif

Montréal, 11 octobre, 1938. M. le rédacteur du journal "Le Jour", Montréal, P.Q.

Monsieur,

Dans son dernier roman, "Cécile parmi nous", Georges Duhamel fait dire à l'un des personnages auteur d'un portrait de l'explorateur Stanley: "Mais le dictionnaire Larousse, tu penses peut-être qu'il est fait pour les mouches?... Tous les gens qui font ces romans extraordinaires que tu lis, le soir, en baillant jusqu'à ce qu'il n'est plus une goutte de pétrole dans ta lampe, tous ces gens ont piqué le dictionnaire Larousse". Piocher, vous savez ce que cela veut dire, mon cher rédacteur. Evidemment, il n'est pas donné à tous d'avoir le "gros" Larousse. Il faut se contenter — si l'on peut dire! — du Petit Larousse Illustré. Sans doute, le "petit" n'est pas mal, bien que si j'avais l'ambition d'écrire un roman comme le personnage de Duhamel ou comme celui que nous donne M. Paul Morin le dimanche soir, j'aurais mauvaise grâce de ne pas aller consulter le "gros" chez le monsieur d'à-côté.

La boutade de Georges Duhamel m'est revenue à l'esprit, l'autre jour, quand M. Paul Morin est venu prétendre, à la radio, que le terme "éducationnel" était un pur anglicisme. Le conférencier dont on connaît l'inepuisable ingéniosité quand il s'agit de présenter son sujet, s'est prononcé "ex cathedra" sur l'emploi de ce mot qui n'est autre que le mot anglais "educational" employé à tort, dit-il par nos éducateurs. Un seul mot est français, explique-t-il, pour traduire "educational", c'est éducatif. M. Morin a tort. Il s'abuse et il ne consulte que le "petit" Larousse. C'est malheureux.

Educational est très français. Educatif aussi. Mais que dira-t-on chez les éducateurs éduqués quand ils auront entendu cette sommation pour le moins étonnante, eux qui emploient couramment l'adjectif "éducationnel" tout comme le font les ouvrages pédagogiques. Ces deux termes qui dérivent d'"éducation" ont la même valeur, mais il y a une nuance entre les deux. M. Morin en sera quitte pour l'expliquer à son cours dimanche prochain.

ROSEMONDE

Pendant que les enfants jouent au BO-LO

Les enfants jouent au bo-lo et leurs grands frères n'ont pas à la guerre. Dans le tourbillonnement des feuilles mortes, le monde a l'impression de resusciter.

Tranchées que l'on creusait, convois de réfugiés, mobilisation presque générale, masques à gaz distribués de maison en maison, mères de famille qui croyaient embrasser leurs fils pour la dernière fois: cauchemar que tout cela.

Les chefs des grandes puissances se sont rencontrés à Munich et, en un tour de main, le dieu Mars a été mis à la porte pendant que, timidement, la paix rentrait. Ah! nous l'avons échappé belle. En dépit des promesses d'Hitler il se peut qu'avant six mois le sort des peuples soit remis en cause. Et, alors, quels nouveaux sacrifices faudra-t-il consentir pour échapper à la conflagration?

En attendant, les enfants jouent au bo-lo. Chacun veut battre le record du voisin, battre son propre record: "Hier, j'ai retenu la balle pendant onze minutes; demain, ce sera douze minutes". Ainsi le Fuehrer commençait-il par fusiller tous les partis allemands, puis il occupa la Rhénanie, l'Autriche. Même dans les Sudètes, la palette ne lui est pas tombée des mains.

Cela rappelle l'histoire du bonhomme qui s'habitait à soulever sur ses épaules un animal. Le veau était devenu un boeuf et il le manœuvrait aussi facilement.

Que ne fait-on pas avec une volonté et une discipline toujours tendues vers les mêmes fins?

Dans la guerre à la tuberculose, le principe du clou à frapper, à refrapper sans cesse est le bon. Si, après quatre ou cinq mois, il y avait du relâchement, presque tout l'acquis serait compromis, sinon perdu. Ne vous étonnez donc pas que nous revenions à la charge, que nous ressassions souvent les mêmes idées.

De toutes les provinces canadiennes, Québec est celle dont le taux de mortalité par tuberculose reste le plus élevé. Alors que l'Ontario n'a que 38 décès par cent mille de population, nous en avons encore quatre-vingt-huit ou quatre-vingt-neuf. La tuberculose, d'autre part, est un mal contagieux. Avec une meilleure hygiène,

avec des précautions élémentaires, on la prévient; avec le traitement médical, avec le sanatorium on la guérit.

Pourquoi, alors, ces hécatombes qui se renouvellent chaque année? Trois mille morts, vingt-cinq mille blessés! La guerre, avec ses bombes, avec ses gaz, n'aurait pas fait plus de victimes chez nous. Et Dieu sait si nous la craignons, elle. Rappelons-nous la ferveur avec laquelle, l'autre semaine encore, nous ouvrons le journal et notre angoisse devant le radio ouvert. Pour écarter ce spectre, il a suffi d'un peu de bonne volonté. Les hommes d'état comme Chamberlain, Daladier, Roosevelt se sont posés en champions de la paix. Mussolini lui-même a consenti à agir comme médiateur et Hitler a mis de l'eau dans son vin. On a vu le pape Pie XI offrir sa vie pour épargner au monde de nouvelles années d'horreur. La crise a coûté, paraît-il, cinq cents millions de dollars. Etait-ce trop cher pour le résultat, même problématique, obtenu?

Cinq cents millions de dollars! Voyez-vous les nations dépenser cinq cents millions de dollars dans une croisade contre les maladies, la tuberculose en particulier. Voyez-vous ce qu'avait la centième, la millième partie de cette somme on pourrait construire de sanatoriums et faire le dépitiste intelligent dans la seule province de Québec. Mais que l'on demande encore dix fois moins, et nos gens trouveront cette dépense superflue. Parce que la tuberculose, pour multiplier ses victimes, ne se sert ni de la mitraille, ni des gaz, on ne la prend pas au sérieux. Comme la guerre pourtant, et à un rythme ininterrompu, elle nous prend notre plus belle jeunesse. Y a-t-il espoir que jamais nous en convenions, que jamais nous prenions les moyens de la forcer dans ses derniers retranchements?

Voilà pourquoi il faut continuer ardemment la campagne commencée. Il faut toujours cogner sur la même cloche. Il ne faut pas que la palette marque la balle. Pendant que les enfants jouent au bo-lo, nous continuerons de mener la bataille contre la tuberculose. (Communiqué du comité provincial de défense contre la tuberculose.)

FANTAISIE

COQUIN D'AMOUR...

Même si Ovide en a fait un traité, le poète des vers, le romancier une maîtrise longue fréquentée, il n'en demeure pas moins vrai que l'amour c'est une bien triste chose qui rend les hommes gais et fait commettre aux femmes... des bêtises.

Vous avez lu la mésaventure de Lula Belle? Vous vous souvenez, c'est la fille du geolier; elle a donné la clef des champs à James Codwin, ce chenapan de malheur, qui lui a conté fleurette derrière les barres de sa cellule. Je parierais qu'en voyant la photo de ce couple disparate vous avez ri? Moi aussi d'ailleurs, mais ça n'a pas duré. J'ai d'abord regardé le criminel. Le reporter a un peu exagéré en le qualifiant de beau. J'avoue toutefois que, placé près de sa conquête, il avait presque l'air honnête, malgré ses oreilles décollées et son nez trop court. Mais Lula Belle — les noms ont parfois de ces cruelles ironies — son double menton, ses lèvres tombantes, son nez énorme, son oeil amorphe, ses sourcils hirsutes, ses cheveux plaqués à la diable, le tout juché sur une charpente monumentale, est vraiment repoussante. Mais c'est cette laideur même qui a brusquement arrêté mon rire narquois, car à travers elle j'ai vu un cœur, un cœur ingénu dont le joug a abusé.

Si elle eût été jolie, cette aventure pitoyable ne lui serait pas arrivée. Bien avant ses vingt-deux ans Cupidon lui aurait fait la cour. Elle aurait eu, comme

nous toutes, sa première déception, elle se serait consolée, mais jamais elle n'aurait été tentée d'écouter "les déclarations fougueuses et admiratives" du prisonnier. Mais avec ce physique ingrat, ce dut être là son premier voyage au pays tendre et elle fut une proie facile pour l'ingénu qui l'a séduite. Vous réalisez n'est-ce pas la panique qui s'empara de tout son être lorsque James lui chanta sa romance. Merveilleux émoi du premier amour, d'autant plus ardent chez cette disgraciée que jamais elle n'y avait rêvé. On comprend facilement qu'en dépit de tout son bon sens, de l'expérience acquise au contact des criminels, elle fit confiance à celui qui lui avait parlé d'amour.

Imaginez le désarroi, l'humiliation, puis le désespoir qui durent l'assailir lorsqu'elle apprit que son protégé, l'homme de sa vie, avait lâchement trahi ses promesses, qu'elle avait été la dupe d'un farceur.

On l'a mise sous les verrous, son père a été disqualifié mais tout ça n'est rien pour Lula, sa peine seule compte. Même dans son cachot elle ne peut s'abandonner à son chagrin. Il lui faut, comme une bête curieuse, exhiber son visage ingrat aux photographes de la presse. Son beau rêve d'amour devenu une triste réalité est livré aux badauds que l'histoire amuse. Et, toute seule, sans une sympathie humaine, elle écoute la plainte monotone de son cœur qui a mal. Pauvre Lula Belle! MITSOU



Pour votre basque, une touffe de feuilles d'automne en divers tons de bronze. La petite pochette, grosse comme un cinq sous, est l'article indiqué pour conserver votre félicite... que ce soit un vieux sou ou un éléphant d'ivoire...

Grand banquet de la Fédération des Sociétés Médicales de la province de Québec

En l'honneur du Dr J.-E. Desrochers, président du Collège des Médecins & Chirurgiens.

Le mardi 18 octobre aura lieu, à l'Hôtel Mont-Royal, à Montréal, à 7 hrs p.m., précises, un grand banquet organisé par la Fédération des Sociétés Médicales de la Province de Québec, en l'honneur du Dr J.-E. Desrochers, récemment élu président du Collège des Médecins & Chirurgiens de la Province de Québec.

Le but de ce banquet est de rendre un hommage public au Dr J.-E. Desrochers, pionnier et fondateur de la Fédération des Sociétés Médicales de la Province de Québec, dont il fut le président durant six ans et jusqu'à ces jours derniers. Le nouveau président du Collège des Médecins & Chirurgiens de la Province de Québec mine depuis plus de douze ans une lutte incessante et combien fructueuse pour l'Action Médicale et la profession toute entière. Le banquet du 18 octobre manifesterait publiquement l'esprit d'union du corps médical et affirmerait sa volonté de bien remplir son rôle social et professionnel.

Toutes les sociétés médicales, tous les médecins de la Province de Québec sont instamment priés de prendre part à ce banquet auquel ils n'ont cordialement invités.

Parmi les hôtes d'honneur qui ont déjà accepté l'invitation qui leur a été adressée on peut citer l'Honorable Secrétaire Provincial et Ministre de la Santé, Monsieur le Dr Albert Paquet, M. le Dr Jean Grégoire, Sous-Ministre de la Santé, Hon. l'honneur le Maire de Montréal, M. Adolphe Raymond, les trois doyens des Universités de Montréal, M. Gill et Laval, les membres de l'exécutif du Collège des Médecins & Chirurgiens de la Province de Québec, M. le Dr Groulx, directeur du Service de Santé de la ville de Montréal, M. le Dr A.-M. Cholette, président de la Fédération des Sociétés Médicales de la Province de Québec et les membres de son conseil exécutif, et bien d'autres personnalités encore.

Le Comité d'Organisation du Banquet est au siège social du Collège des Médecins, 1896 rue Dorchester ouest.

Les Ballets Mordkin

bien au point

La saison dernière, la troupe de ballets russes de Mikhal Mordkin en était encore au stade des expériences. La tournée qu'elle fit à travers le continent devait permettre à Mordkin de se rendre compte à la fois de ses possibilités artistiques et des goûts du public en matière chorégraphiques.

"Cette année, poursuit M. Walter Darling, le représentant de Mordkin dans les villes de tournée, on sait parfaitement à quoi s'en tenir. Il est bien entendu que le répertoire et la composition de la troupe continuent à s'encadrer dans les traditions apportées d'Europe, mais M. Mordkin sait aussi que désormais le continent américain est appelé à devenir le foyer des plus grandes, des plus belles créations de la danse et du ballet.

"Aujourd'hui, la troupe dispose de toutes les ressources nécessaires en argent aussi bien qu'en art, et elle peut rivaliser avec n'importe quelle autre troupe de ballet. Le répertoire comprend déjà sept ballets complets, dont six seront au programme du théâtre His Majesty's les 18 et 19 octobre. Le public montréalais sera vraiment, cette fois, à même de juger les ballets Mordkin à leur mérite."

Voici le programme complet de leurs représentations: Mardi soir, 18 octobre: "Le Lac des Cygnes" (Tchakowsky), "Le Poisson d'Or" (Tcherepnine), "Voix du Printemps" (Johann Strauss). Mercredi matinée 19 octobre: "La Fille Mal Gardée" (Guitel), "Le Lac des Cygnes", "Le Poisson d'Or". Mercredi soir, 19 octobre: "Giselle" (Adam), "Trepak" (Tcherepnine).

Au Forum, mardi soir le 18 octobre à 8.30 p.m.

Voici le remarquable programme qui sera exécuté par l'orchestre des Concerts Symphoniques, mardi le 18 octobre.

- 1.—Le Secret de Suzanne. Ouverture. Wolf Ferrarini.
- 2.—Symphonie no 5, Tchaikowsky. Intermission.
- 3.—Léonore no 3. Ouverture. Beethoven.
- 4.—Pavane (pour une Infante Défunte). Maurice Ravel.
- 5.—La Chevauchée Des Walkiries, Wagner.

Les bénéfices de ce concert seront entièrement versés à l'œuvre de la Clinique du B.C.G. Cette clinique établie depuis trois ans seulement a prouvé son efficacité et le bien-fondé de son existence est incontestable.

Destinée à recevoir dès leur naissance les enfants nés de parents tuberculeux, ces nouveaux-nés y sont des leur admission immunisés à l'aide du vaccin anti-tuberculeux.

Cette clinique, seule du genre au Canada, atteste des statistiques de cent pour cent satisfaisantes, puisque tous les enfants hospitalisés et immunisés à la clinique se sont montrés réfractaires à la tuberculose même alors qu'ils retournent vivre dans leurs foyers contaminés.

Aidez-nous dans la lutte que nous menons contre ce terrible fléau.

Faites votre devoir de citoyen tout en vous amusant.

Reservez vos places dès maintenant pour le concert du 18 octobre.

Téléphonez à l'hôtel Windsor, local 217, Marquette 9628.



"Ou-as-tu aimé le plus à la soirée d'hier?"

"Mais, les Sweet Caps, naturellement."

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."

Des députés, lors de la prochaine session, auraient l'intention de demander plus de protection pour les prêteurs.

Plusieurs sont d'avis que les deux dernières catégories sont les plus nombreuses.

L'accord s'est fait contre le prêteur. En l'occurrence, une foule de prêteurs sont de petits épargnants, qui ont économisé de peine et de misère et qui ont prêté sur propriété comme sur le fond le plus sûr. Il y a là de petits rentiers, des invalides, des veuves, des personnes retirées de toute action productive. Ce sont ces gens qui forment l'une des portions les plus stables de la classe moyenne. Ils sont généralement sans défense, car ils ne sauraient s'associer et ils restent isolés. C'est là, chez eux, une faiblesse qui les expose à toutes les exploitations. Le législateur ne pense pas à eux et il n'est pas au courant des injustices que leur fait subir un moratoire extorqué souvent par fausses représentations.

Et puis, que ceux qui ne sont pas capables d'être propriétaires, c'est-à-dire, ceux qui ne peuvent garder le bien des autres sans dépouiller leur bailleur de fonds, laissent leur immeuble à des mains plus habiles et plus économes. Le monde ne s'en portera pas plus mal.

PAUL RIVERIN

MEMENTO

journal à

(en lisiblement)

de 1 an — 6 mois

(indication inutile)

dollars (\$.....)

(à payer en mandat-poste)

murmures de la foule. L'acte de l'autorité enfouissant sa tête dans le sable pour ne pas voir le danger est indigne de l'homme... Pourquoi tenir rigueur à celui qui veut que nos collègues soient sans reproche et que les professeurs se distinguent par leur compétence professionnelle et leurs aptitudes pédagogiques ? Pourquoi vouloir à celui qu'inquiète le nombre de bacheliers médiocres et déplorables "professionnels" ? Aurait-on raison de prendre pour une attaque le désir de voir s'ouvrir chez nous une vraie et complète Ecole Normale Supérieure, sans laquelle il serait difficile d'améliorer profondément la valeur des professeurs ? Pourquoi considérer comme un geste hostile à nos collègues classiques la venue, à Montréal, de quelques hommes de l'extérieur, l'adoption de cer-

J.-Ch. H.

Gagnant du prix de \$1
MARCEL MARINEAU.
2125 est, rue Laurier, Montréal

BULLETIN D'ABONNEMENT

M.....
.....
.....
(écrire bien lisiblement)
pour une période de 1 an — 6 mois
(biffer l'indication inutile)
.....
de
le montant de dollars (\$.....)
(Payer par chèque ou mandat-poste)
(Signé)

TARIF D'ABONNEMENT AU "JOUR"		
180 Ste-Catherine Est (suite 44)	1 an	6 mois
Canada Royaume-Uni . .	\$2.50	\$1.50
Montréal, autres pays . .	3.00	2.00

N.B. — Les paiements doivent être faits par mandat-poste ou chèque affranchi payable au pair à Montréal. L'abonné ne recevra de reçu que sur demande expresse.